

*Cher lecteur,*

*Je vous demande en échange de cette lecture offerte, de m'envoyer quelques lignes à mon adresse mel (située en bas de chaque page) afin que je puisse garder une trace des avis de chacun. Simplement si vous avez aimé ou non, comme lorsque l'on parle d'un livre à un ami...*

*Vous pouvez si vous le désirez, photocopier et diffuser largement ce manuscrit.*

*Merci*

*Pierre VOYARD*

## LA MORT DANS L'ÂME, JE ME MEURS !...

Ou : Ma vie ne tenait qu'à un fil !

Il pleure, hoquette, suffoque, mon spécialiste des longues maladies. Il fallu bien que je lui conte dans les moindres détails ce qui provoqua l'apparition de cette invraisemblable douleur au niveau de mes testicules. Le comment du pourquoi de ce qui avait provoqué cette douleur aiguë et insupportable. Et je lui racontais donc la prouesse amoureuse provocatrice de ce désastre organique, la longue et minutieuse préparation à cet orgasme que je voulais éblouissant, sa montée lente et progressive accumulant une énergie 'copulatoire' que mes couilles esbaudies n'allaient plus pouvoir contenir bien longtemps. J'étais prêt à jouer le Fréjus du foutre en folie, expulser de mes entrailles la longue agonie de l'éternelle Plainte. L'explosion fut comme l'orage qui a trop attendu. Et le volcan cracha sa lave, et le loup hurla à la lune rousse, et la douleur dans mes couilles me ramena sur terre...

Mon médecin et ami décide tout de même qu'il peut être bon de m'ausculter. Je me retrouve donc, le bénard sur les godasses, les jambes légèrement écartées, dans une position moralement aussi inconfortable que celle du patient devant subir un toucher rectal. La technique est d'ailleurs la même, et c'est donc de son majeur dressé qu'il va m'ausculter via le passage de mes poches Kangourou.

Pedro le Voyard – [voyard@free.fr](mailto:voyard@free.fr)

Vous ne pouvez pas imaginer jusqu'où on peut aller trop loin par de tels chemins. Je sens sa dextre fouiller mon ventre, bousculer mes entrailles, aller, venir, pousser, tâtonner, hésiter, et encore revenir, je ne sens plus ni mon ventre, c'est à croire qu'il m'a écouillé.

Heureusement, les meilleures comme les pires des choses ont une fin.

Je me rhabille, mes pauvres amies n'osent plus ressortir de peur d'une nouvelle agression. Mon slip été/hiver me paraît subitement faire trois tailles de trop.

Renaud me paraît soucieux. il rature de son Mont-Blanc (vous avez remarqué, ils ont tous un Mont-Blanc) quelques ordonnances, décroche le téléphone et appelle un chirurgien de ses amis. Il lui expose mon cas, raccroche, se tourne vers moi, me tend la liasse dédicacée et me demande de me rendre immédiatement chez le confrère en question.

\* \*

Dix minutes plus tard, je suis dans le bureau du susdit. je suis bon une fois de plus, pour le récit détaillé de mes exploits fornicatoires.

Nouvelle séance de touche pipi, affolement général au niveau de mes testicules qui ne savent plus ou se terrer. Il fouille cet enfoiré, par la droite, par la gauche, je suis tout 'brisu', endolori du bas ventre. Il finit tout de même par retirer son doigt dans un lugubre son de débouche évier et le verdict tombe... Hospitalisation immédiate... (Alors là, Musique grave, parce que c'est grave, zoom panoramique lent sur mon visage exsangue, J'AI UN FAUX VRAI CANCER ! mais il ne le sait pas encore ! et moi non plus !).

\*

Ca y est, j'y ai droit à " mon " traitement des grands malades, je vais passer un SCANNER, je ne suis plus un malade anodin, un petit malade sans lendemain, je suis enfin un malade privilégié, un cas parmi les cas !

J'ai du attendre à l'accueil, dans les couloirs, regardant déambuler ces CGTistes des services hospitaliers (Ca s'était avant que je ne le sois moi-même, CGTiste de combat au service des pauvres, de la veuve et de l'orphelins). Putain qu'il y fait froid à l'âme dans cette usine à soigner. Il me paraît régner dans cette clinique une remarquable ambiance de chiottes surpeuplées.

Après quelques heures, quelques décennies, quelques lustres, je finis tout de même par échouer dans une cabine pour lilliputiens atteints de nanismes. Dans la pièce d'à côté bourdonne le scanner, cet appareil magique dont on cause à la Télé. Un haut-parleur nasillard diffuse régulièrement la litanie de l'irradié consentant : “ Ne respirez plus... Respirez... ”. C'est grandiose, majestueux, impressionnant !

Je subis mon premier interrogatoire de pré-scannerisé : Vais-je craquer ? Vais-je avouer ? Vais-je trahir ?

- Êtes-vous allergique aux produits iodés ?... me questionne une infirmière aussi intéressée par mes réponses qu'un poète par la mécanique cantique. Quelle question, comme si j'avais pour habitude de commencer ma journée par un grand verre d'iode pure.

- Êtes-vous allergique au poisson ?

- Que Nenni lui répons-je sur le même “ thon ”.

Ca y est, j'ai du mal répondre, et les tortures commencent. Elle me fait boire successivement trois grands verres d'une mixture infâme et iodée au goût approximatif de pastis tourné. J'en bave comme un bébé, la tripe au bord des lèvres. Je rote des algues et de la mer. La quantité ingurgitée me déclenche immédiatement une titanique envie de pisser. Pendant ce temps, cette jeune demoiselle fourbit son matériel. Une aiguille grosse comme un démonte valve, une seringue à baleineaux, un tuyau. C'est trop pour un seul homme, je suis prêt à tout avouer, même ce que je

n'ai pas fait, mais elle ne veut rien entendre. Elle s'approche, elle va piquer, et elle me pique la conne !...

- Bon, je vais vous injecter un peu d'iode, vous allez avoir une sensation de chaleur dans tout le corps.

Et voilà qu'elle presse sur le piston de cette seringue difforme. J'attends, pas longtemps, et puis, je sens comme un goût bizarre dans ma gorge, une intense chaleur dans ma nuque, sous mes bras, et puis un temps... Et puis c'est autour de mes couilles de s'embraser. J'ai l'impression de me les réchauffer avec un sèche cheveux les mignonnettes. Finalement, ce n'est pas tant plus pire que ça, on en redemanderait... Presque.

Sans un mot de plus, la donzelle calte. D'un coup d'un seul, je suis inquiet. Et s'il m'arrivait quelque chose, si soudainement j'allergisais. Je regarde autour de moi si j'entr'aperçois-je quelques boutons de sonnettes ou autre interphone, mais rien, que nenni, pas le moindre moyen d'appel au secours, je me sens seul, très seul soudain. Je me sermonne : “ Du calme, Voyard ! (je m'appelle “ Voyard ” entre moi). Tout se passera bien, tu n'as pas à t'inquiéter. ”

Brutalement, une violente douleur me bloque les reins ! Putain ! Ça y est ! Ça merde ! et cette conne qui c'est tirée ! Attends, me dis-je, ça va passer, mais fume mon pote, c'est du Belge, c'est même pire et pourtant c'est impossible à trouver. Il n'y a qu'à moi qu'il arrive des choses pareilles, il suffirait que je monte dans un avion, que je doute un tant soit peu et même à peine de ses capacités à voler pour qu'il redescende bien plus vite que je n'y suis monté. Bordel ! Je suis le type même du sinistré universel. Une tuile, une seule, pour qui qu'elle serait ?

Nouvelle douleur fulgurante, et puis une autre. Je commence à transpirer et à paniquer dans les grandes largeurs (ce qui est méritant dans un local aussi exigü), j'essaie d'appeler au secours, mais les mots de ma bouche sortent en minuscules non accentuées. Je suis incapable de me relever, je me roule sur le côté en tenant et le tuyau et la seringue à la main.

Les pieds, poser les pieds en premier. Je me relève avec moult difficultés, je suis complètement bloqué, les coups de hache dans mes reins font un travail fantastique, ils me brisent menu.

J'arrive à la porte de la niche plié à quarante cinq degrés. Je gueule “ AU SECOURS ! ” avec la force d'un pet qui agonise, mais un gus en blouse m'a aperçu, et alors là, mes frères, c'est le grand cirque, la piste aux étoiles, la tour infernale, un coup de pied dans une fourmilière, ça court de tous les côtés.

Un toubib m'attrape et me recouche dans un placage digne d'un tournoi des cinq nations. Il me demande ce que je ressens, ce que dans un souffle de pneu crevé j'essaye de lui décrire. Ca y est, il a trouvé ce que j'ai, “ Coliques néphrétiques ”. Il demande une dose de “ machin ”. L'infirmière court, j'en profite pour leur dire qu'il faut être très con pour ne pas avoir eu l'idée de placer une sonnette à portée de main et pour laisser seul un patient auquel on a injecté un produit susceptible de créer une allergie. Personne ne moufte, donc, en déduis-je, qui ne dit mot, consent. Le toubib remplace la seringue obèse par celle contenant le produit “ A PLUS BOBO ”, il injecte, j'attends... Ca y est, ça passe, je recommence à vivre, à espérer...

Je me retrouve couché sur le chariot brancard du scanner. C'est parti. Vont se succéder les injections à répétition, les bouffées de chaleur, les “ Ne respirez plus... respirez... ” à n'en plus finir. Ils contempleront les clichés, les scruteront, les disséqueront, mais de coliques “ frénétiques ”, tiens ! re-fume, c'est ma tournée...

\*

J'ai revu mon toubib préféré. Pour le moins, il est circonspect. C'est donc parti pour le grand chambardement ; hospitalisation, examens à répétition, je crois que j'ai encore fait un carton ! Un poumon en perdition il y a tout juste cinq ans, et quoi maintenant ?...

\*

**HOSPITALISATION : UNE, PREMIÈRE !**

J'ai à peine le temps de me retourner que je me retrouve planté devant une avenante caissière de comptoir hospitalier.

Je lui explique laborieusement que je désire une chambre seul. Que nenni, me répond-elle.

- Ah bon, alors au revoir... Elle en reste coite, la mignonne et s'empresse de me rassurer qu'on va trouver...

Ils ont trouvé, et le cirque infernal commence comme il recommencera systématiquement lors de chaque nouvelle hospitalisation. Avant tout, la radio pulmonaire. C'est qu'ils y tiennent à leur radio pulmonaire, puis la ou les prises de sang, et puis le lit, et puis il est 18 heures, l'heure du pantagruélique repas du soir durant lequel le patient consacre la majeure partie du temps qui lui est imparti à la quête de la tranche de viande microscopique cachée par les 4 petits pois anémiques qui se battent en duel à mort dans son assiette.

Puis c'est l'heure de l'extinction des feux, l'heure du comprimé de tranquillisant, l'heure ou les heures s'allongent à l'infini, l'heure des intrusions feuilletonesques du petit écran, l'heure des livres mornes, l'heure où, de lassitude de trop attendre, les paupières lourdes se ferment.

\*

Six heures du mat, *la* porte *claque*, lumière aveuglante, c'est l'heure du réveil chaleureux, l'heure de la tendresse et de la caresse glacée du thermomètre. Et re-vlan ! La porte à nouveau Elle disparaît comme par enchantement, laissant la lumière allumée en sortant... Et attendre encore et toujours attendre jusqu'à l'heure convoité des biscottes grillées à l'eau couleur de faux café. Je déjeune de ce déjeuner de misère, face au mur comme un prisonnier. Je contemple l'anéantissement mou des mes biscottes beurrées, leur lente désintégration comme celle d'un reflet.

Mais bientôt se pointe le mandarin entouré de sa cohorte d'adjoints, d'assistants, de sous-fifres, d'infirmières et d'étudiants. Tel on pose son front brûlant sur une croupe accueillante, ils posent leur attention sur mes 55 Kg de viande avariée qu'ils sont venus examiner.

Le spectacle est surréaliste. Le condescendant condescend à exposer “ ce cas ” à ses condisciples convaincus. Il me palpe, mais ce n'est pas moi, mais une table, un bout de bois qu'il tripote du bout de ses doigts manucurés de frais. Je n'ai d'intérêt qu'en tant que “ cas ” présentant une pathologie non anodine qui mérite qu'on s'y arrête quelques instants.

Le verdict tombe comme la vérole sur le pauvre monde ; Biopsie Osseuse et Ganglionnaire demain matin à dix heures, plus quelques machins plus ou moins douteux et tordus...

Alors ça, oui ! que ça te fout un moral d'enfer. Seul à nouveau, tu as tout le temps d'y penser, de t'y appesantir, d'y réfléchir en écoutant déambuler dans le couloir chariots et brancards. Tu essayes de lire, de regarder la Télé, de penser à autre chose qu'à ce dedans de toi qui part en déconfiture.

Quelques heures plus tard c'est la visite de l'anesthésiste qui jette un coup d'œil distrait à ma feuille de maladie.

Il me questionne:

- Qu'est-ce qu'on vous fait ?
- Une Biopsie et diverses autres babioles...
- Ah bon, vous n'aurez donc qu'un coup de bambou.
- Mais on m'a dit que c'est comme une opération de l'appendicite !

Mais l'homme à d'autres chats à fouetter ! quelques gueuses à coincer, bobonne à la maison, des dettes, le bourdon, tant et si bien qu'il ne m'écoute pas !...

- A partir de ce soir, plus question de boire et de fumer jusqu'à l'opération, et à ciao bonsoir !

Sur ces fortes paroles, il se carapate vers des cieux plus cléments.

Je n'ai dès lors plus qu'une idée en tête, dormir, dormir jusqu'à plus soif. Ne pas souffrir du manque de tabac, ne pas souffrir de la soif, et les gros fumeurs savent de quoi je parle. Le tabac, ça ne te fout pas que le cancer, mais aussi une gueule

épouvantable de coton cardé dès que tu restes plus de 2 heures sans boire et ceux qui en ont déjà bouffé savent de quoi je parle...

Lendemain matin six heures. J'essaye comme un désespéré de me rendormir. Mais rien n'y fait, Je me sermonne, il ne faut pas fumer, penser absolument à autre chose. Je me rince les dents en prenant grand soin de ne pas avaler une goutte d'eau, j'ai la gorge comme une râpe à fromage avec des restes coincés dans les trous, le tabac me gratte ou ça me démange ou, ça me démange là où le tabac me gratte. J'attends dix heures avec impatience, et puis c'est dix heures, et puis onze, bruits de chariots, de plateaux multiples qu'on distribue, et puis ils bouffent ces 'empafés' et je ne suis toujours pas sur le billard, et la soif me hante, je me re et re-rince les dents, je n'arrête de les rincer, la langue épaisse comme un billot en bois de boucher.

Et puis treize, et puis quatorze, je rêve de verres s'embrumés de buée de glaçons glacés.

Quinze heures, ça y est enfin, c'est le grand chambardement, c'est l'heure des graves, c'est l'heure de la traversée des couloirs sur brancard roulant, c'est l'heure de l'ascenseur, des couloirs qui défilent à l'envers, c'est l'heure des mots rassurants, c'est l'heure de l'intraveineuse à faire dormir les éléphants...

\*

Réveil cool, comme à mon habitude. Je sors de mon somme comme l'on sort d'une sieste, sans même un zeste de gueule de bois. Elle est là ma minette, elle est toujours présente à mes réveils postopératoires, attentive, disponible, tendre, à tel point que je me demande parfois s'il faudrait pas...

La simple idée de bouger, tousser ou éternuer m'arrache des hurlements de terreur.

J'ai faim, seize heures sans boire et vingt-deux heures sans manger ! Michèle, ma toute douce happe une infirmière de passage, lui fait part de mon problème stomacal, elle compatit, jette un œil (que prestement elle récupère) sur ma feuille de maladie et me dit oui.

Bruit de chariot dans les couloirs superbement bien venu, l'infirmière de service passe la tête et :

- Monsieur Voyard, pas de repas ce soir !

Je tressaille, sursaute, me crispe, me convulsionne, me 'circonvolutionne', j'en ai des sueurs froides plein le dos.

- Ca va pas ? On vient juste de me dire que je pouvais manger !

- Mais oui, lui rétorque l'infirmière précédemment éborgnée, j'ai regardé sa feuille, il n'est pas interdit de repas ce soir.

Donc, on me sert et je mange, je mange comme un déterré de frais, j'en redemande, on m'en redonne, et de l'entrée, du plat de résistance, et du fromage et du dessert.

Alors que repu je fume un pétard infâme en devisant gaiement avec ma tendre amante, le Roi-Chirurgien-Mage entre dans la chambre accompagné d'un de ses sbires.

- Alors, Monsieur Voyard (Ici on m'appelle " Monsieur "), comment vous sentez-vous ?

- En pleine forme Docteur.

- Parfait Monsieur Voyard (encore...), mais j'ai une nouvelle un peu désagréable, vous ne mangerez pas ce soir.

- Ah bon ? ! Mais c'est trop tard, lui rétorque-je fanfaron, dans un éclat de rire. Cet éclat l'a sans doute blessé car il fait subitement une gueule de croque-mort mon chirurgien de service. Il regarde son sbire qui le regarde le visage déconfit... Ils sont là et las. Ils restent sans voix, supputant mille choses. Je me questionne, et tant qu'à y être, les questionne aussi :

- Pourquoi, c'est grave, virgule, Docteur ?

Après un temps...

- Plus maintenant, mais vous auriez pu être pris de vomissements...

Sur l'instant je ne réalise pas, mais je fais rapidement une gueule de nouilles aux épinards. J'en frémis à rebours, je pouvais en crever de leur connerie. Quand je pense que le fait de simplement me racler la gorge ou tousoter m'arrache des hurlements de douleur, j'ose à peine m'imaginer ce qui se serait passé si j'avais été pris de nausées...

Mais il en est des cliniques comme des études, le tout est d'en sortir. Le ciel, à ce niveau me semble plutôt bouché. Je n'en sors que pour y rentrer. Ça tient tout à fait de la visite organisée à cycle obsessionnel. Mais à force d'à force ça fatigue, ça lasse, et je me lasse des ces allers, de ces retours, de ce mouvement perpétuel, de ce vilain jeu de marelle où se confondent et la “ terre ” et le “ ciel ” qui fait que je sautille et suis condamné à sautiller à perpétuité sans jamais avoir le temps de respirer, de me poser, de m'apaiser, de m'y retrouver.

## **SERVICE D'HEMATOLOGIE**

premier jour.

Cette fois, mon truc pour obtenir une chambre seule n'a pas marché et l'infirmière de service à l'accueil ne s'est pas laissé démonter. A mon : “ Il n'y a pas de chambre seule ? alors, Au revoir ! ” Cette peau de vache m'aurait laissé filer !... Tant et si bien, que penaud et la queue basse, j'ai intégré une chambre de partage.

Mon nouveau petit camarade de jeu d'infortune jouit d'une infortune bien plus considérable que la mienne, et le pauvre ressemble plus à une montgolfière, avec sa multitude de tuyaux et ses chimios. multiples z'et synchronisées qu'à un malade faisant parti du commun des mortels. Il paraît, et de loin, plus appartenir aux mortels qu'aux communs.

Alors qu'il es l'heure ou les belles de nuit vont remplacer les belles de jour, je sonne l'infirmière, qui pour sonnée me paraît, lorsqu'elle arrive, encore jouir de toute ses facultés.

Je lui explique que j'ai du mal à m'endormir et lui demande quelques tranquillisants et autres somnifères, ce à quoi elle consent. J'attends, un œil sur l'écran de la télé, l'autre vaquant à ses occupations, j'attends que passe ce temps qui n'en finit de passer, j'effeuille page après page des revues lues et relues, regarde des feuilletons vus et revus, je me lasse du temps qui passe, de cette lumière au néon, de ce lit de fer blanc, de ma solitude, de ma maladie, de mes ennuis, de ces draps, de leurs alaises, de mes malaises et je m'endors quand soudain ! Alarme, le feu à l'étage ? La porte de ma chambre claque, la lumière s'allume et ? ! ...

- Vous dormez ? me déclame de sa voix de stentor une matrone infirmière digne du 14<sup>e</sup> d'infanterie motorisée. Mafflue, joufflue, au teint de bonne paysanne avinée de notre cher terroir ensoleillé.

- Avant que vous ne me réveilliez, oui !

Ma répartie cinglante étonne la gueuse.

- Mais vous avez demandé un somnifère !

- Certainement, mais c'était il y a deux heures ! Est-ce une habitude dans les hôpitaux de rentrer sans frapper et de réveiller les gens pour leur demander s'ils ont réclamé un somnifère ?

- Mais ! mais, “ glafouille ”-t-elle, je vous connais pas ! Je venais faire connaissance...

- Il y a des heures pour se présenter, et l'heure est largement passée !

Elle en reste coite la bougresse, elle n'en revient pas et du coup s'en retourne hagarde, non sans avoir auparavant (chinois) éteint la lumière et consciencieusement refermé la porte derrière elle. Un malade qui se rebiffe, jamais de sa chienne vie d'infirmière elle n'avait vu cela.

Six heures, je perçois comme un bruit, comme une lueur. Des pas feutrés s'approchent de mon camarade d'infortune. J'entrouvre un œil, c'est bien mon poilu d'hier soir.

- Prenez votre température et ne réveillez pas Monsieur Voyard, suinte-t-elle en déposant un thermomètre sur ma table de chevet.

Température prise, petit déjeuner avalé, pantoufles de récalcitrant aux pieds, je m'en vais déambuler du côté de l'accueil.

- Non mais c'est incroyable, vous ne savez pas ce qui m'est arrivé ? m'écris-je comme dans un mauvais roman de série B, et j'y vais de ma petite historiette de la “ vieille ”. Ces dames jouent les étonnées : Noooooon !!! c'est pas possible !!! On vous a fait ça ? Et d'en rajouter des pelles à foison... Cependant, comme par un heureux hasard, à partir de ce jour là, jamais plus une infirmière n'est rentrée dans notre chambre sans frapper, et chaque matin, ces dames déposaient avec attention, le thermomètre sur ma table de nuit en essayant de ne pas faire de bruit, et ce, sans allumer la lumière.

Déambuler dans les couloirs d'un Service d'Hématologie offre un spectacle tristement surréaliste. Un service envahi de zombies amaigris et chauves au teint de bananes meurtries, traînant à côté d'eux, greffe contre nature, le porte manteau à roulettes auquel est suspendu le réservoir à poison tueur de tumeurs qu'on leur distille au goutte à goutte dans les veines.

Ils sont branchés par un tuyau à leur chimio. ambulante, excroissance nouvelle de leur corps. Ils déambulent hagards dans un bruit lancinant de roulettes branlantes et de tringles à rideaux parmi les couloirs et la salle de télévision où règne une odeur persistante et écoeurante de tabac froid. Il en faudrait beaucoup moins pour faire vomir une Hyène. Mais le pire n'est atteint que lorsqu'on croise un galopin ou une gamine d'à peine douze ans atteint de leucémie ou d'une saloperie similaire accroché à leur chimio. comme d'autres le sont à la vie. Et pourtant, je vis dans ces odeurs, je déambule dans ce couloir, je fume dans ce fumoir, j'écoute les discussions

de ces malades parlant de leur maladie, à chacun ses petits ennuis, à chacun son ennui, à chacun sa solitude...

\*

C'est le cinéma habituel, la randonnée des maîtres et des potaches studieux z'et appliqués. Et le patient, silencieux et penaud, attend sous les regards indifférents de cette troupe aux allures ecclésiastiques et respectables que le grand maître de séance ait, telle une sentence, lâché son verdict, ou qu'il ait fait son rôle.

La patronne prescrit une cuti-réaction. Merci pour les misères. Toutes ces merdouilles piquantes, "égratignantes", "raclantes", commencent sérieusement à me gonfler de partout. C'est une réaction épidermique, je boursoufle, enfle, et tout ecclésiastes qu'ils sont, je me rebiffe...

- Si je peux me permettre, je vous signale que ma dernière cuti remonte à un mois à peine.

- Ah bon, me rétorque le grand chef, mais vous savez, nous pratiquons ce type d'examen systématiquement quand des gens rentrent à l'hôpital.

- Merci, je "paye" pour le savoir. J'en suis à ma troisième hospitalisation, et grâce à ces protocoles systématiques, je viens de subir ma quatrième radio pulmonaire en moins de deux mois, et on voit que ce n'est pas vous qui subissez ces sur-radiations...

- Mais ça ne fait pas mal ! vous n'allez pas faire une maladie (Trop tard, c'est fait) pour une petite cuti-réaction !

- Si, justement ! Vous les faites, mais c'est nous qui les subissons, et à force d'à force, ça finit par bien faire... Rougeoies-je dans ma ire "matutinale".

Mais il insiste, le bougre, et va finir par me faire passer pour plus lâche que je ne suis, ce qui à franchement parler, paraît tout à fait impossible. Les regards réprobateurs de ces blouses blanches pèsent sur ma détermination branlante, et je cède mais je les hais.

Quinze jours plus tard, récidive. Le cortège patronal et ses badauds soumis sont au pied de mon lit de douleur et d'infortune, mais je jouis de la vilénie que je leur prépare...

- Vous souvenez vous docteur (avec un "d" minuscule volontaire de minimisation verticale), de la scarification que vous m'avez prescrite il y a quinze jours ?

- Oui, et alors ? le sens-je déjà sur la défensive.

- Une cuti, Docteur (avec un grand D), ça se prescrit, ça s'exécute, MAIS FAUT-IL ENCORE LA LIRE !

Là, c'est la débandade générale, mes frères, les sous-fifres honteux et confus baissent la tête, se cachent le visage dans les replis de leurs blouses amples. Le "grand patron" fait une gueule de 14 km de long, et moi je goûte cette déconfiture générale avec une joie féroce aussi discrète que l'intrusion d'un mongolien juif dans une réunion du parti National Socialiste Allemand en 1940.

Mais il n'ont pas encore fini de m'en faire chier ! Et tout ça pour me sauver !

## **LA LYMPHOGRAPHIE.**

Ah ! La trouvaille de l'opération des pieds, il faut tout de même que j'en dise quelques mots, que je décrive par le menu ces menus bobos. Cette opération des pieds qui me fait aujourd'hui demi-dieu "in crédible", possesseur de stigmates magnifiques. Mais aux pieds seulement ! Imaginez la tête du petit Jésus cloué sur sa croix dans les mêmes conditions ! Il n'aurait pas tenu cinq minutes, tout SurDieu qu'il est. Quelle déchéance, quel affront pour un fils de Dieu que de se retrouver la tête en bas. Le ridicule l'aurait tué ! Jamais, l'homme, cette ordure géniale et appliquée n'aurait osé perpétrer un tel acte, mais à moi, ils me l'on fait. Me voici donc sous-Dieu raté, sous-Dieu de super marché, sous-Dieu à la petite semaine avec mes faux stigmates aux pieds.

Un quart d'heure déjà que je suis allongé dans un semblant de bloc exigü, seul, sur une planche à repasser déguisée en table d'opération.

L'infirmière opératrice, après un “ bonjour ” exsangue échappé du bout de ses lèvres disjointes à peine d'un trait de lame de rasoir Gillette, s'installe à mes objets du délit, mes pieds.

Malgré les renseignements glanés à droite et à gauche, je ne suis rassuré qu'à moitié.

Elle prépare ses seringues, et... Elle pique une première fois entre mes orteils, juste sous la peau ! Putain la douleur ! Je me cramponne à la table et essaye de ne pas gueuler. Instantanément, j'inonde ma magnifique sortie de bain blanche à col châle bordé d'un fin liseré bleu d'une quantité industrielle de sueur ! Au fur et à mesure qu'enfle la douleur, je ne peux m'empêcher de penser que j'ai deux pieds, et que je suis encore loin de la fin des réjouissances.

Jamais injection anesthésiante n'a été aussi douloureuse. Mais en plus, elle trifouille, ressort légèrement l'aiguille, puis renforce dans une direction nouvelle pour recommencer encore, poussant toujours plus avant ses investigations.

J'en bave des chapeaux bretons de toutes tailles et couleurs. Elle bidouille, je ruiselle. Je nage dans mon jus, dans ma sueur. Puis, elle abandonne ce terrain dévasté pour aller piquer directement sur le dessus du pied, là où manque la viande, là où ça fait mal. Je commence à craquer, à ahaner comme un vieux phoque tuberculeux. Cette "nonne" intégrale me regarde d'un air entre deux "R ", ayant l'air de me dire "Vous n'en rajoutez pas un peu ?". Je lui tirerais bien deux ou trois mandales, manière...

Pied droit, première ! Je n'ai même pas eu le temps de reprendre haleine qu'elle remet déjà le couvert. Je ne sais plus où j'habite ni qui je suis. Je ne vis que dans l'espoir fou et désespéré que ce putain de produit de merde commence à faire effet. Mais il se fait attendre, il se fait espérer, désirer comme seule sait le faire une pissouse perverse, un vieux cheval de labour, une qui a traîné ses miches en des lieux innombrables, infernaux et innommables. Une vraiment plus présentable mais aux senteurs fortes d'humus des femelles concasseuses de pénis.

C'est enfin fini, je ne sens plus mes pieds, ils sont du bois dont on fait les flûtes et les pipeaux vrais. Elle taille, incise, sculpte mes stigmates nouveaux et synthéti-

ques. Elle cherche, tire, écarte mes chairs, et elle trouve enfin. Elle insère une aiguille dans chaque ouverture, branche l'aiguille à un tuyau, le tuyau à une pompe, et je n'ai plus qu'à attendre que le transfert du produit marqueur ait été injecté. Alors, seulement, j'irai me faire photographier. Ne surtout pas oublier de sourire...

\*

Ca y est, je sais, je suis enfin dans le secret des dieux ! (je n'en sortirai pas). Je suis atteints d'une **Maladie d'HODJKIN** ! Sonnez tambours, roulez trompettes, je l'ai mon "Canada Dry " des Cancers ! Ça en a la couleur et le goût, ça se soigne pareil et on en chie tout autant, mais ce n'est pas un CANCER ! Merde ! J'en suis vert de rage, j'en bégaie, j'en " glafouille ", j'en braies, j'en pète de colère ! En chier comme un vrai cancéreux pour de vrai sans pouvoir profiter de l'auréole macabre et prestigieuse de la " Longue Maladie " !

Je ne demandais pas la Lune, juste un petit cancer anodin, un petit cancer de rien du tout, une petite sous-merde de cancer sans majuscule et même entre guillemets, mais **un CANCER**, Bordel ! Et bien, que non, j'ai juste un cancer synthétique, un sous cancer anémique, une chiure de cancer avec un nom à coucher dehors, "**la Maladie "d'HODJKING"**" que d'ailleurs, je ne sais même pas comment ça s'écrit !. Je vous rassure tout de même, on peut en crever. C'est assez difficile par les temps qui courent, mais avec un peu de chance... Mais moi, c'est couru, de la chance, j'en ai...

\*

Il pénètre dans ma chambre comme un puceau dans une vieille maquerelle quelque peu douteuse... Il s'assied gentiment sur le bord de mon pucier et commence à "baffebredouiller" dans sa barbe absente.

- Que je, hein ? Pardon ? - C'est tout juste si le rouge ne lui ceint pas le front.
- Monsieur Voyard, vu le traitement qui vous est prescrit (ou un truc dans ce goût là), vous devez savoir que les rayons détruisent...
- Oui, je sais, je vais devenir impuissant, me goure-je.

- Mais non ! pas impuissant ! Non ! Seulement...

- Stérile ? Ris-je à m'en faire péter les veines du cou (dans quelques temps, ce sera "les veines du cul", mais n'anticipons pas).

- Oui, c'est ça, acquiesce-t-il soulagé de me voir accepter ma décrépitude actuelle et future avec tant de décontraction et d'insouciance. Je viens d'ailleurs vous informer de la possibilité d'utiliser une banque du sperme à laquelle vous avez droit. J'ai de plus en plus de mal à ne pas crouler de rire. Je m'y vois

- Ne vous fatiguez pas, j'ai quarante-deux ans, et si j'avais voulu avoir des enfants, je pense que je m'y serai pris plus tôt.

Il faut dire que je me vois assez mal en train de me taper branle-zigounette sur branle-quéquette dans des flacons stériles et transparents de façon à sauver une post-procréation possible alors que j'ai évité la procréation sans "post" avec mille ruses de sioux toute ma vie. Il faut dire aussi, que dans l'état où je suis, me tirer sur l'élastique dans les cagoinces de cet hôpital ne me tente vraiment pas. Sur ce, déçu, mon représentant en banque foutresque me quitte. Adieu futurs chérubins congelés, cristaux de vie, mes couilles vont se flétrir sans espoir de retour, mes slips kangourou ne transporteront plus que des bourses gonflées de sève inerte. Je vais enfin pouvoir tirer comme un fou à couilles rabattues ! Mon cul mes fesses ! Alors que je pourrais enfin, sans retenue aucune, vivre une vie de "vit" en folie, seul avantage à tirer de cette maladie à la con au nom à chier debout, je suis interdit de cette liberté nouvelle par le SIDA ! Et moi, le SIDA, je crains !

\*

Et la Chimiothérapie, vous connaissez ? Le plaisir de se lever à six heures afin d'être à l'hôpital dès la première heure, le ventre vide pour la prise de sang ?

Sept heures trente : L'agression de l'odeur du service d'Hémato. égale à nul autre pareille, qui, dès la deuxième séance vous soulève le cœur et vous le dépose aux bord des lèvres. Très vite, vous ne pouvez plus lutter. Vous identifiez l'odeur aux nausées, la chimio. à l'odeur et la boucle est bouclée.

Après la prise de sang, le petit déjeuner "cafébiscottes", qui n'a du café que le nom, et des biscottes, même plus le son. Tant pis, cafébiscottons.

On attend les résultats de l'analyse de façon à savoir si mon sang est encore capable de supporter cette nouvelle agression chimique.

Pour attendre, je ne lis plus, n'écris plus et me réfugie dans un sommeil épais, flasque, gluant.

**Douze heures** : Comme lors de chaque séance, l'infirmière me réveille pour me piquer. Ce sont les plaisanteries éternelles des, “mes veines durcissent”, des “allez-vous réussir au premier coup ?”, des “vais-je gerber partout ?”

Et elle pique, et elle règle le débit du poison tueur, et je regarde les bulles dans le tuyau, et je m'endors, et je suis mal dans mon sommeil inconfortable, mon sommeil de malaises, mon sommeil de malade, mon sommeil d'homme qui tombe à l'infini. A chaque nouvelle chimio, le malaise est plus profond, plus inconfortable, je dégueulerais avant même d'être traité. L'identification du lieu et des odeurs à la nausée est totale. Je subis comme tous les autres les effets du réflexe de “Pavlov”. Je dégueule à la vue et à l'odeur comme son chien bavait sur commande au son de la clochette.

**Treize heures** : La chimio. terminée, l'ambulance me ramène à l'appartement. Je suis dans l'incapacité totale de conduire. Je surnage dans un brouillard cotonneux. Je somnole. Je monte les trois étages avec la vitalité d'un vieillard tétraplégique, j'escalade marche après marche les mètres qui me séparent de mon lit. Je m'y affale, m'y engloutis.

Lors de ma première chimio, j'avais estimé, bien à tort, pouvoir rentrer en voiture. Bien mal m'en avait pris. J'avais quitté l'hôpital dans le brouillard cotonneux le plus complet. Je me demande encore comment j'avais réussi à rentrer sans me tuer ou tuer quelqu'un. Ce fut une lute chimérique contre l'endormissement, l'envie de vomir, les vertiges et la vision trouble...

**Seize heures** : Je suis réveillé brutalement par la salive moussue et sucrée qui remplit ma bouche. Elle coule à flot, m'envahit, me submerge, je vais vomir, dégueuler, gerber comme mille pompes d'incendie décapitées. Je n'ai que le temps de faire ma gèneflexion devant la cuvette des WC avant de me retourner comme un gant à vaisselle, tel un préservatif usagé. Je ne gerbe que deux fois par après-midi de séance, mais ne peut m'empêcher de penser à ceux qui commencent à vomir avant même le début de la chimio. et qui ne se calment que douze ou dix-huit heures plus tard. Pourtant, durant cette période détestable, je continue mon travail, je suis de ceux qui meurent debout. Parfois, ma vie s'affaisse et je rentre à genoux, mais je continue, je travaille.

**Dix neuf heures** : je suis de retour à la fac. prêt à y passer une partie de la nuit pour travailler sur un film qui doit être monté pour hier alors que nous sommes aujourd'hui. Je me sens tout petit devant ces machines qui me font déjà regretter la douceur de mon chez-moi, la tiédeur de mon lit. L'université, économe, coupe le chauffage à partir de seize heures trente, et progressivement, l'université refroidit et je me glace. Et progressivement je me racornis, m'amenuise, me recroqueville et j'attends tout rapetissé les bonnes idées de montage de monsieur le directeur de l'école très supérieure dans laquelle je végète pour la gloire et le bon plaisir d'un homme et d'une institution à la mémoire courte. Demain sera un autre jour mais demain aux aurores, je joue les "chimiotérapieds", les "chimiotérapés" et c'est pas gai et je pagaie sur les manettes de ces machines à monter les bouts de films éparpillés. Plus il se fait tard, plus il fait froid et plus j'ai du mal à maîtriser ma mâchoire pour ne pas claquer des dents à m'en péter l'émail de celles de dedans. Je ne dépasse plus qu'à peine des bras de ce fauteuil subitement trop grand, je voudrais rentrer à ma maison, me blottir contre le ventre chaud de ma nénette, le drap par-dessus la tête et ne plus penser au film, ne plus penser à la chimio. de tout à l'heure, à ces chimio des matins glacés au lendemain de ces nuits à monter...

\*

Après les chimio, la radiothérapie. Encore une trouvaille mais qui présente tout de même le sérieux et non négligeable avantage de ne pas rendre malade, ou si peu et de ne pas être douloureux. Par contre, attention les yeux, bonsoir le protocole grave et pompeux, je me sens cobaye important, couché sous le l'œil de cyclope de ce monstre bombardeur et irradiant à l'inquiétant vrombissement.

- Monsieur Voyard !

Ca y est, c'est pour moi, j'entends à travers la cloison le roulement incessant des milliers de billes de plombs des masques anti-radiations que les infirmiers et radiologues préparent. A chacun son masque de polystyrène et de plomb calé au millimètre sur les points tatoués sur la peau de mon ventre et de mes reins.

Je pénètre ce sanctuaire des irradiés heureux, accueillis par le sourire avenant d'une jeune et jolie infirmière.

En slip de nouveau, j'intègre le bloc austère aux murs de plomb, à la porte blindée, au "zonzon" continue, sous l'œil inquiet des caméras de surveillance.

Je m'allonge sur la porte à roulettes, les pouces calés sous les plis de mes fesses, ce qui n'est pas sans me créer quelques inquiétudes, mes pouces étant ainsi, selon moi, à la lisière du champ de radiations. Mais que nenni que non, c'est la position protocolaire, et ça ne risque rien, *dixit* les blouses blanches.

Ils ajustent le masque anti radiations avec grande attention, puis, quittent la salle en prenant soin de parfaitement refermer la lourde porte derrière eux. Le silence relatif devient pesant, lourd de sens. Je suis seul à nouveau sous l'œil morne de ce monstre destructeur de tumeurs. Le rouge est mis, c'est parti, le clac de l'obturateur qui s'ouvre, et le flot rayonnant se déverse sur moi. C'est fantastique de se dire, alors qu'on ne ressent systématiquement rien, qu'on est en train de recevoir en plein bide des quantités industrielles de rayons pour le moins agressifs. Adieu futurs chérubins, ces rayons destructeurs m'arrosent copieusement les couilles et me détruisent séance après séance mon usine à fabriquer des spermatozoïdes de toutes tailles et couleurs. Des avec les yeux bleus, des avec un long nez pour fumer sous

la douche, des avec les oreilles décollées, des avec des caleçons jaunes à pois mauves, des avec des lunettes carrées d'intellectuels de gauche, des avec les mains dans les poches, des sachant faire du vélo ou autre patins à roulettes, des avec une sucette, des spermatozoïdes fantastiques, “copulateurs” exotiques et malins. Adieux mes copains.

Nouveau claquement, fermeture de rideau, le voyant rouge s'éteint, une nouvelle dose à plat ventre, et c'est terminé. Amis du soir, bonsoir, et, même heure, même chaîne, à la séance prochaine.

### **À PEINE SIX MOIS PLUS TARD...**

Le soleil, le repos, la quiétude du calme éternel, de la santé qui revient, des oiseaux qui chantent et qui pètent, les séances tumultueuses de natation à tourner en rond dans une piscine à peine plus grande qu'une grande cuvette remplie de nièces toutes plus belles les unes que les autres, le soleil, ma forme qui revient, et je cours, et je marche, maman ! je marche de nouveau, et qu'il fait chaud, qu'il fait beau, et que chantent les corbeaux...

Je revis enfin, et ma minette revit avec moi, et nous partons avec ma minette visiter du pays, mais tiens ! Fume connard, que rien ne se passe comme tu veux, et qu'il fait un temps de clébard malade comme un chien, que cette bordélique poubelle à quatre roues motrices (véhicule tout terrain) tourne comme un asthmatique souffrant le supplice d'un emphysème dégénéral. Que j'ai mal à ma cuisse à cause de ces italiens sous-doués et concepteurs de sièges à foutre des crampes. Que je démonte le carburateur et... Non ! Merde ! pas encore, pas toujours les mêmes, je découvre avec horreur que les ongles de mes pouces tombent ! Ils se carapatent ces deux cons ! Je leur avais pourtant bien dit à ces nases que me faire placer mes pouces sous le plis de mes fesses pendant les séances de radios thérapie ça allait leur foutre le bordel !... Bordel de chiasse verdâtre liquide et nauséabonde, je me déca-tis de nouveau, je récidive, rechute, chute, tombe à l'infini, adieu les beaux jours, adieu ma forme nouvelle, adieu mon bronzage intégral, je retombe en décrépitude,

en morceaux minables, en odeurs fétides, en lambeaux de nouvelles maladies. Et cette jambe qui me tire, cette crampe permanente, cette douleur qui s'insinue doucereuse et lancinante. J'en ai plein le cul des chutes et des rechutes, de mieux aller pour retomber de plus haut, plus vite, plus profond. Je me démolis dès que j'émerge à peine. Je sors des cliniques et autres hôpitaux que pour mieux y rentrer. J'ai le moral qui flapit, mes frères, qui part en quenouille, qui se barre en couilles, et la nuit qui tombe, et le froid qui revient...

\*

J'ai visité un grand, un très grand arnaqueur. Un preneur de poux chinois et exotique, un masseur de dessous de pied, un enculé de frais pourfendeur de maux, une enviandure faisandée qui se permet de m'affirmer tel un roi mage que c'est gagné. Sourire aux lèvres, il me tripote, me malaxe et m'endolorit. Il sent, perçoit, subodore que la remise à l'heure de mon pouls fera tout rentrer dans l'ordre, que j'ai déjà moins mal, surtout au portefeuille lorsque je repars soulagé de deux cent balles.

\*

Mais la douleur lancinante lancine chaque heure un peu plus. Une fois de encore, position couchée, plié en chien de fusil, détruit à l'avance par la douleur fulgurante des muscles qui se contractent à m'en briser les os. Je l'attends cette salope sournoise, tapie comme une sale bête qu'elle est. Ironique, elle attend patiemment que je ne la guette plus. Alors elle frappe avec violence, elle mord, elle déchire, mais elle ne me fera pas gueuler cette fumièrre enviandée. Je me défends de me défendre, je me détends, je respire lentement, profondément, je refuse cette immonde méduse à tête de raie. Mais elle insiste, revient comme une marée, mord de nouveau, secoue sa tête hideuse, et je me contracte, et elle a gagné. Je gueule comme un écorché vif, elle l'a sa prise meilleure, les crocs bien enfoncés, son emprise totale, elle me submerge, elle me noie et puis elle se calme comme de l'eau sale qui dort, et je tremble, et je pleure comme un bébé, et ma minette pleure, et nous pleurons, nous conjugons le verbe pleurer...

Il y en à marre parfois, il y en à marre de tomber, de s'engloutir, d'en baver, et puis de remonter pour prendre une goulée d'air entre deux vagues pour noyés, et de re-

tomber encore plus bas, de chercher le fond à toucher du bout des pieds pour remonter, de ne pas le trouver, de pédaler dans cette vase tiède et fétide, comme un désespéré et de s'enfoncer encore et toujours...

Emmuré de nouveau, branché à des tuyaux multiples, c'est une fois de plus le grand chambardement dans ma viande malade. Les heures passent, attaque après attaque, morsures après morsures, batailles gagnées, batailles perdues, et cette fiente de toubib à esprit de chiottes bouchés, ce service sur lequel il déteint, cette connasse de mauvaise sœur infirmière en chef fiellée. Et je le jette hors de ma chambre ce minable patron de rayon bon marché, fanfaron de merde, trop occupé, trop bon, trop condescendant qui ne sait que s'écouter parler. Cette négation d'humains qui ne sait même pas ce que peut signifier "écouter", "comprendre" et ne connaît que la commande, l'ordre et la réprimande. C'est à de la merde que s'adresse le seigneur de ces lieux, infirmières, femmes de salles et malades, tous dans le même panier à linge souillé. Et je le colle au mur sous un flot d'injures, et il sort à reculons, et il n'a pas compris, il est trop con !

Et l'autre enfoirure à cornette qui me sermonne parce que la douleur me fait rejeter le moindre drap, le moindre vêtement, et ta gueule, chies-en, mais de la tenue, même dans la douleur. Comprenez qu'un homme nu, c'est pire que moche, ça pue, ça incommode la vue de cette bien pensante très catholique, de cette coincée du cul éternelle et pieuse qui elle, attend d'être seule pour se carrer le majeur dans le fondement.

Leur bonté, leur attention, leur grandeur d'âme me confond, et je demande à cette connasse vertébrée mais à peine si elle, dans sa grandeur d'âme, est née avec un passe montagne et un col roulé...

**DEUX ANS PLUS TARD...**

Il fait beau, un été entier à m'éclabousser de soleil, à me griser de vie, un été tout entier à m'enivrer de senteur de femmes, à me briser de leur regards, de leurs genoux si ronds, si doux, à goûter des fruits de soleil, d'eau et de la terre ronde et ferme comme un sein si rond et doux d'une folle furieuse pour m'aimer un peu, chaude et profonde comme un ventre... de m'y perdre un peu, beaucoup, de m'y enfouir, de m'y calfeutrer. Et d'un seul coup d'un seul... Tiens ! Que t'est-ce qui se passe, comme une présence inconfortable, comme une pression nouvelle, comme, comment dirais-je, une douleur merdique qui s'emparerait de mon fondement... Bordel de merde ! mais oui, mais c'est bien sur, une crise d'hémorroïdes ! Je hais le monde, je hais les hommes, les femmes, les chiens et les enfants. Je hais le soleil, je hais le vent, et la nuit, je hais cette souffrance qui me pourrit la vie, me vide l'esprit à perte de vue, à perte d'horizons...

Ca me pousse, ça me triture, ça me déchire le fondement, je me soigne, et pourtant, trois jours plus tard, la douleur me taraude là où ça me fait mal, et comble des combles, malgré les quantités industrielles de suppositoires et autres torpilles à destinées intestinales, malgré les montagnes neigeuses de crèmes et autres onguents, ça me pousse au cul comme un mille chevaux surcompressés et suralimentés. Aller à la selle tient du prodige, tant et si bien que plus j'ai mal et moins j'y vais. Mais si cela était tout, mais que nenni que non, chaque goutte d'urine me demande des efforts inouïs. Et à chaque nouvelle séance de pose pipi, je rejoue la scène magistrale des chiottes de la gare de "Mon Nom est Personne". Je siffle comme un train, comme un perdu, comme une cocotte minute qui s'affole, je profère des PSSSIIUUUIIIIT ! qui n'en finissent plus, et pourtant, et malgré, je n'urine que quelques gouttes ridicules et éparses. J'ai la vessie comme un ballon, je n'en puis plus...

Je décide d'aller rendre visite au spécialiste de mes maux qui me reçoit sans coup férir et sur le champ du déshonneur.

Il en profite, ce lâche, de mon état de traumatisé du fondement. Se fout de moi, me fait mettre à poil, et c'est parti pour de nouvelles aventures, parti pour un nouveau doigt au cul. Il doit y trouver du plaisir. Pour ma part, je transpire, imaginant sans peine ce qui m'attend, ayant déjà eu le plaisir pervers de me faire violer le fondement par ce maître à "panser".

Il cherche un doigt de caoutchouc absent au rayon concerné et l'emprunte donc à un collègue du cabinet. C'est parti pour les grandes jouissances, mais que non, le téléphone sonne, il répond et j'attends dans la position avilissante du futur sodomisé. Enfin, il raccroche, se prépare... Je serre les fesses, me fait tout petit... Nouvelle sonnerie, il repart, re-décroche, répond à nouveau. Alors lentement je desserre les muscles crispés de mon anus endolori. Ce n'était encore qu'une fausse alerte. Il respire mon trou du cul tout petit.

Attention, tout le monde aux abris, le monstre revient de nouveau, le majeur dressé et menaçant... Je le supplie, je le conseille "rentre bien en appuyant à gauche, négocie en douceur, c'est à droite que j'ai un problème". Et il rentre, cet enfoiré, sans frapper. Et il fouille, tritouille, et moi je pète de trouille (au figuré).

Il me fout le pétard dans un état lamentable, c'est la Bérézina, je me cramponne à la table d'examen. Je transpire de partout. Mais il est sympa et ne fait pas durer le plaisir plus que nécessaire. Il ressort enfin et jette dans un pure style Hollywoodien des années cinquante, le doigt inerte et mou de tous les sévices dans la poubelle à pédale chromée. J'essaye de récupérer. Je pantelle, et la peau de mes couilles frémit en pensant que le coup est passé si près... Il m'ordonne de son stylo à étoile blanche quelques onguents nouveaux et quelques doses de cheval. Je le bise et m'en vais.

Ca y est, je suis au bout, je gueule "Manon !" comme un perdu, je pleure à en faire baver de jalousie des pleureuses camerounaises un jour de grand deuil et ma minette toujours aux avant-postes, téléphone à mon toubib préféré. Il est vingt et une heures un Samedi de cet été plein de soleil, de chaleur et si vide de temps d'eau...

Vingt et une heures quarante-cinq. Il est là le héros de mes déboires physiques, de ma déchéance morale, des ennuis de ma tripe, de mon fond du puits. Il m'ausculte à nouveau, il perplexe à n'en plus pouvoir devant ce trou noir qui me détruit. A peine me touche-t-il que je blêmis, que je gueule au secours. Alors il prépare un seringue de potion magique et m'en injecte une demi dose dans les veines de façon à ce que la morphine fasse rapidement effet. L'injection est douloureuse, il prend son temps, le bougre, je l'embrasserai.

Deuxième épisode, la fesse, pour un effet prolongé, et il repique, et je gueule, et il injecte, et plus il injecte et plus je gueule, plus je le supplie d'arrêter, j'en bave des ronds de chapeaux carrés. Dans le brouillard de la douleur qui me broie je l'entend gueuler à ma belle “C'est pas vrai ! je lui ai chopé le nerf sciatique !” Pour ma part, il y avait un moment que j'avais compris (ma douleur). Enfin, après quelques millénaires, il retire l'aiguille, je pantelle, je pleure à ne plus pouvoir pleurer. Et puis, petit à petit, la douleur se calme, je n'ai plus mal au cul, mais ma jambe me fait encore mal. Je trouve malgré tout la force de me foutre de lui. “Ca y est, j'ai compris comment vous soignez, un mal à la tête, vous nous arrachez un bras, et ainsi on ne sent plus sa tête...” Il rit, jaune mais il rit.

Enfin quelques heures de répit...

La nuit sera longue tout de même. A deux heures du matin, ma copine la douleur, cette pute borgne et infâme, cette gueuse vérolée, cette salope hystérique, cette fiante anémique se réveille et me réveille aussi. Je me rue comme un perdu sur les deux comprimés qu'il m'a autorisés, et j'attends, la vessie prête à exploser, le cul pris par les feux de l'enfer, le cul taraudé au tisonnier que l'heure de l'évacuation sanitaire ait sonné.

\*

A peine à l'hôpital que ça s'annonce mal. La première infirmière entrevue est une jeune conne au visage de pute occasionnelle, ou une jeune pute occasionnelle à visage de conne intégrale qui doit passer plus de temps à se maquiller et à se tartir le

cul dans les boîtes à minets frimeurs, que de temps consacré à soulager son prochain. Je sens confusément que c'est mal barré.

Elle rentre, très mère supérieure d'un couvent à culottes douteuses. Je continue à chier consciencieusement mes ronds de chapeaux à formes trapézoïdales. Je voudrais un calmant, une injection, une ablation du fondement. Cette donzelle submerdique n'a rien à foutre des souffrances du pauvre monde, ses miasmes l'incommodent, lui défrisent la permanente, lui déroulent le chignon, l'empêchent finir de tranquillement le vernissage studieux de ses ongles...

\*

Ca fait des lustres que j'attends, que je lutte pied à pied avec cet animal féroce qui me bouffe le croupion jusqu'à la moelle. Je sonne, j'attends, j'attends que le vernis sèche, que le thé refroidisse, que ces dames aient fini de papoter.

Quand enfin, une de ces condescend à se présenter c'est pour m'annoncer que tant que le gentil chirurgien "très joli" ne m'aura pas vu, point question de ceci-cela. Alors, ferme ta gueule, et patiente mon gars.

Et puis, dans la brume épaisse de ma douleur infernale se suivent les examens et interrogatoires à répétitions.

Électrocardiogramme, visite de l'anesthésiste, mes antécédents. Ces cons ! avez-vous déjà essayé de réfléchir à vos antécédents le cul posé sur un brûlot, le cul rongé par des rats pustuleux de fosses d'aisance, le cul défoncé à coups de marteaux... Heureusement, ma mie, ma douce, ma tendre, ma pieuse, mon aimante minette est toujours présente, c'est elle qui répond.

**Douze heures trente** : Point de non retour, allongé sur la table d'opération, je vais enfin dormir, oublier, ne plus sentir. L'anesthésiste à visage ouvert de garçon boucher me pique. Il me manque, ce con, comme si je n'en bavais déjà pas assez. Il va donc repiquer avec son trocart à trouser des murs fortifiés. Je le hais. Il me repique, c'est gagné... Je ne sais même plus quand je les ai quitté.

Je reviens comme je suis parti. Le réveil se passe comme un réveil matin. Je ne souffre plus de nulle part, je crois rêver, je sens mon cul comme un cul qui ne se sent plus. Je fais le tour du propriétaire de mon anatomie dévastée afin de me rendre compte des dégâts. Je découvre avec horreur qu'une sonde au diamètre imposant sort, tel un serpent repus, sort de mon sexe endolori. Et ce n'est pas tant la présence incongrue de ce prolongement mécanique de ma virilité qui m'inquiète, mais bien le fait qu'il faudra un jour la retirer. Je suis sous perfusion, pas question de boire ou de manger, j'ai la langue comme un pavé râpeux sous un soleil de tropiques.

**Dix-neuf heures** - autorisation de boire...

Vingt heures - Le carnage recommence, ma tête me lance des appels au secours. Mon oeil gauche enfle démesurément, il veut jouer au Renard et au Crapaud, non ! au Renaud et au Canard qui voulait devenir plus gros, non ! je ne sais plus... Un canal douloureux de sève mescaline joint mon oeil difforme et compressé à ma nuque, et cela va durer trois jours durant... C'est ça l'anesthésie moderne, tu ne sens rien pendant, mais après !...

**Vingt et une heure.** Nouvelle fantaisie démoniaque des aberrances organiques humaines, je suis pris de nausées, et je vomis...

Les heures passent et j'attends, et j'espère l'heure où enfin la douleur se calmera. Je ne survis que pour le jour sublime du renouveau du calme de mes déchirements.

Je vais vomir, je le sens, la salive moussue me monte à la bouche comme un trop plein, je sonne, je m'assieds sur mon lit des tortures infinies. La porte s'ouvre, une conne nouvelle m'interroge. Je lui dis en bavant quelques bulles sucrées que je vais vomir.

- Voulez-vous le haricot ? me demande cette trépanée mongolienne. Tiens ! Une conne plus que conne, qu'est-ce que c'est, n'a-t-elle jamais dégueulé, ne sait-elle ce que c'est que gerber ! Eponger une pompe d'incendie avec un haricot ! Je me lève

et coure jusqu'au toilettes, me jette à genoux devant la cuvette des WC et y vais gaiement de ma rengaine... WWWOOOUUAAAARK ! Trois fois, quatre fois WWWOOOUUAAAARK ! Et je l'entends me déclamer, cette erreur de la nature

- Bon, Je vous laisse...

Sur quoi elle file comme un pet sur une toile cirée !

S'inquiéter de ce qui allait m'advenir, me proposer un verre d'eau pour me rincer la bouche du fiel qu'elle venait de dégueuler, m'aider à me recoucher, tiens, fumes !

Tu peux crever la bouche ouverte dans tes miasmes et ta merde, avoir des vapeurs, des éblouissements, des malaises, des vertiges. D'ailleurs devinez !... Je ne l'ai jamais revue.

\*

Mes maux de tête perdurent éperdument. Je sonne, je réclame un soulagement, éternelle rengaine. Excédée, la poupée du service me rétorque pour la énième fois que seul le chirurgien "Très joli" peut me prescrire un médicament et que, de ce fait, le docteur en question n'étant pas au service, qu'il ne me restait qu'à la fermer.

Cette fois s'en est trop, je sent que je vais craquer, je craque, je gueule, j'en ai plein le cul (oui, je sais, c'est un doux euphémisme) de leur conneries à répétition, de leur inconscience, de leur indifférence. Je lui gueule à cette authentique conne qu'il doit bien exister quelque part un interne de service, qu'elle se remue le cul et qu'elle aille le chercher. Elle n'en a rien à faire cette incompressible conne de la douleur de son prochain, je l'emmerde, je l'incommode, je lui pue au nez, petit con qui ose se rebiffer. Elle sort en claquant la porte pour ne reparâître que vingt minutes plus tard (il faut bien me faire payer cet affront inacceptable, ne jamais laisser se créer de précédents). Sans un mot, elle pose un comprimé d'une merdouille quelconque et inefficace sur ma table de chevet et ressort aussi hautaine qu'elle était entrée. Fermez le banc.

\*

Elles s'affairent, ces saintes chéries, c'est l'heure du jour de la déconnexion de mon pipeline à pipi. J'inquiète à tout va à priori. Je sens confusément que cela va être une nouvelle chierie. Je contemple cette main gantée de caoutchouc avec un inquiétude mal dissimulée. Putain de bordel, je sens que ça va me brûler. Elle se referme sur cette appendice monstrueuse de mon appendice d'origine, et elle tire, et ça vient, et je sens que tout l'intérieur de ma bite vient avec. Bon, j'ai fait Hello ! mais c'est déjà fini. Ma bite fume et se consume doucement. Ce n'est qu'alors que je vais commencer à comprendre...

\*

Une nouvelle grande première s'annonce, je vais devoir pisser sans l'aide de mon vide vessie annexe et ambulant. Tel l'homme nouveau qui marche sur ses pattes de derrières, je vais pisser debout... Je le pressens, le sens, ça va venir, ça vient, la pression monte, ça ne va plus tarder, la cocotte va siffler, je vais y... **AIE !** le cri m'a échappé, je referme de toute urgence le robinet et... **RE-AIE !** Éberlué, je contemple et l'évier, et ma bite, je suis hébété et cherche avec **appréhension LES LAMES DE RASOIR QUE JE VIENS DE PISSER !** Mais pas de lame, pas de sang, seulement une giclée ridicule d'une urine brunâtre. La vérité m'apparaît dans toute son horreur ! Je suis entamé, déchiqueté de l'intérieur, ils m'ont labouré le pénis comme un vulgaire champ de patates. Je commence à transpirer, il va bien falloir que je pisse nom de Dieu ! Alors j'abandonne ma bite à son triste sort, m'accroche des deux mains au rebord du lavabo et y vais d'une nouvelle giclée à l'improviste et au hasard ! **PUTAIN DE BORDEL DE CHIE DE MERDE !** que j'hâle des larmes pleins les yeux. Non content de ce monstrueux mal de tête, je vais devoir me farcir quelques kilos de lames de rasoir à chaque nouveau voyage !...

\*

Ma maman me disait toujours en maintes occasions : "Ca ne te fera pas un deuxième trou au cul !", et bien c'est perdu, je viens de me contempler le fondement devant une glace, ils sont deux maintenant, comme deux frères siamois, une

gueule de raie qui louche. Je la possède enfin, cette marque indélébile et profonde qui me différencie de la masse. Je l'ai enfin, ce sceau de Dieu qui me fait un cul divin, un cul d'apocalypse, un cul d'être étrange venu d'ailleurs. Je suis différent, c'est écrit, j'avais déjà les stigmates aux pieds, traces anciennes des clous et de ma croix. Aujourd'hui, la marque finale, le symbole, la parabole, la farandole, la casserole, la banderole, j'ai mes deux trous au cul !

\*

Ca y est, je suis retourné voir mon chirurgien pour une visite postopératoire. Ca n'a vraiment pas traîné. Alors que je pensais monter directement sur la table afin de lui présenter les ravages perpétrés à mon fingnandé, que nenni que non ! Il m'y invite, et je m'assieds. Son préambule me titille instantanément le bulbe et me crispe les zygomatiques.

- Monsieur Voyard, je ne vous ai pas tout dit la dernière fois avant votre départ...

Là, je m'inquiète subitement comme un fou, que va-t-il encore m'annoncer comme catastrophe surnaturelle au niveau de mon pétrousquin.

- Lors de l'intervention chirurgicale, reprend-il, nous ne nous contentons pas de vider l'abcès, mais nous devons remonter à la glande de laquelle il a fusé, et dans votre cas, nous avons pas pu, votre abcès était trop avancé...

Je sens à cet instant, confusément s'accumonceler quelques tonnes d'embrouilles futures et merdiques pour mon troufignard. Je stresse à nouveau menu menu. Pour tout vous dire, il fait la gueule mon nouveau trou du cul.

- C'est à dire ?

- Que vous n'avez qu'une chance sur deux d'être guéri...

- ... J'en reste sans voix. Ca ne finira donc jamais ces plaisanteries plus que douteuses, je commence à fatiguer, c'est comme une lassitude soudaine qui m'afflige, qui me fustige de partout.

- Ce qui peut se traduire par : soit vous refaites un abcès, soit cela se transforme en Fistule.

**En FISTULE !** déjà par lui-même ce mot est monstrueux, il sent la maladie de vieux, de qui sent le rance, de pet merdeux qui faisande le pus. Un mot vénéneux qui respire la purulence, la décadence, l'anéantissement de l'être, la perversion crasseuse des chairs blafardes et molles de la tripe qui pend, le dégouli dégueulasse d'anus malade. Mais, non content d'être un mot qui pue avant l'heure, ce sont encore et toujours des interventions perverses et chirurgicales aux perspectives douloureuses. Quatre semaines de travail pour un élastique strangulateur de fistules, sécateur de viandes avariées. Des interventions à répétition pour tirer dessus jusqu'à temps que tout soit sectionné.

Le tableau qu'il m'en brosse me fait frémir. Je bande mou de toutes ces turpitudes anales, et si ça ne finit pas par finir, je finirai par ne plus bander du tout.

J'en suis resté là et las de ces saloperies à épisodes multiples. Je continue à craindre les fins août et débuts septembre, périodes fatidiques d'éclosion de mes nouvelles maladies. J'en continue pas moins à faire le clown dans mes cours, dans ma vie. Je me suis remis au canoë en véritable GO des descentes de rivières, je me suis remis aux rollers, et ce, malgré mon âge déjà avancé par tous ces avatars usants. Je continue, je dessine ma vie en pointillés, mais en pointillés très épais, en pointilles appuyés, veillant plus ou moins inconsciemment chaque nouveau raté de mon usine à vivre.

Peu à peu, les souvenirs de ma mémoire s'estompent, et la douleur, et les chimio., et le zona, et les merdes anales...

## **ABCES ANAL(E) II**

“ Cré vain gu de cré vain Dieu ! ” mon troufignard me pèse de nouveau la et la... Je stresse, j'inquiète, me pose des questions, me susurre des réponses particulièrement épouvantables et décide sans plus attendre d'aller rendre une visite de courtoisie au spécialiste de mes anachronismes permanents.

C'est tout juste si, à peine dans son bureau je ne prends pas, sans attendre de lui un ordre péremptoire, la position avilissante du sodomisé consentant. C'est que je commence à connaître les manies de ce maniaque du touche fondement.

Après m'avoir palpé et soupesé de l'intérieur d'un doigt adroit et fouisseur, il ne paraît pas convaincu. Il espère encore que ce n'est qu'une poussée hémorroïdaire banale. Moi, un truc banal ? Je veux bien, mais je reste “septique” comme une fosse d'aisance, ce qui, vu ce que j'ai, est tout à fait approprié. Je rentre donc chez-moi affublé d'ordonnances diverses et multiples. Il ne me reste plus qu'à me soigner et à attendre...

Il faut dire que je n'attends pas longtemps. Depuis qu'il m'a ausculté le fondement avec l'ardeur du mec en état d'urgence qui a perdu la clef de ses WC qui étaient fermés de l'intérieur, mon pétard fume. Il ne va plus tarder à péter.

Dés le lendemain, je décide d'aller le relancer, prêt à exiger une hospitalisation immédiate, ce à quoi, bonhomme et de bonne grâce, il consent.

Persuadé de savoir ce qui m'attend, je pars à la clinique accompagné d'une valise d'hospitalisé. On ne sait jamais.

Ainsi que je le subodorais avec sagacité, subtilité et perspicacité, à peine ausculté, aussi vite interné.

Je passerai sur les diverses radios (pulmonaire pour ne pas changer) néfastes à ma délicate santé de vieillard irradié, les prises de sang, et autre interrogatoire préopératoire.

Vers 10 heures le lendemain matin, je suis prêt pour une expérience toute nouvelle : L'anesthésie dite “rachi.”, qui n'est qu'un dérivé de la “Péridurale”.

Une “rachi.” est, si j'ai bien tout compris, une anesthésie plus légère qu'une “totale” et qui doit présenter des avantages certains, mais qui en fait, ainsi que je vais le découvrir alors qu'il est déjà trop tard pour changer d'avis, ne présentera pour moi que des inconvénients.

Récapitulons : On ne peut pas plus s'alimenter avant une Rachi qu'avant une “totale”, en cas de... D'autre part, on doit rester allongé au moins 12 heures et rester sans bouffer au moins 6 heures après l'opération sous peine de maux de tête infernaux dans le premier cas, et de vomissements dans le second. Je me morfonds comme un fou... Mon Dieu que je regrette, Mon Dieu que je regrette d'avoir choisi cette anesthésie-là.

Assis, dos à l'anesthésiste, j'attends la douleur. Ce type d'anesthésie me rappelle les multiples films en noir et blanc ou des noirs se font piquer par des blancs dans la colonne vertébrale, le tout sans anesthésie aucune. J'en sue de l'eau de peur, ce qui est beaucoup moins rentable que de suer de l'eau bénite ou de Cologne.

Pour me rassurer et surtout m'empêcher de fuir, une infirmière se place devant moi, comme dans les films précités, me ploie tel un roseau pensant et me bloque tête baissée dans la position d'un Rodin repentis, la tête perdue parmi ses tétons épars, généreux et diverses.

Je sens confusément que je vais amèrement regretter le voyage.

L'anesthésiste m'informe qu'il va me faire une injection anesthésique locale. Ah bon ! Ça va pas être comme dans les films alors. Après une palpation délicate afin de reconnaître le terrain, il pique, je tressaille, mais ça reste dans le domaine du supportable. Après quelques secondes d'attente de façon à permettre à la chose injectée de réaliser son acte bienfaiteur, il m'annonce qu'il va pratiquer la rachi... Il pique, que dis-je, il me percute la colonne vertébrale d'un dard abominable et véneux. Je gueule, je hurle, j'éruce un feulement inhumain ! Je fais un bond prodigieux malgré la ferme étreinte de ma préposée aux seins multiples et me retrouve accroché pantelant au coup de la susdite hirsute et ébahie. **Ca n'est pas vrai ! N'y**

**a-t-il que moi pour avoir droit à ces maladroites, ces oublis, ces erreurs, ces manques, ces ratages répétitifs ?** Ai-je à ce point le mauvais œil ? Ne puis-je rentrer dans un service hospitalier ou une clinique sans que le ciel ou un personnel toutes catégories confondues, laxiste et maladroit me tombe sur le coin de la gueule ? C'est à croire qu'ils pré-conciliaient afin de trouver une misère nouvelle à me prodiguer chaque jour. Avoir mal alors qu'on s'y attend est déjà traumatisant, mais, avoir mal par surprise, c'est sidérant.

J'entends l'anesthésieur massacreur de mon dos s'esclaffer. **“Tient, comme c'est étrange, il n'aurait rien du sentir !”** Je m'empresse de le rassurer, j'ai morflé dans les grandes largeurs.

Absolument pas découragé, il me fait une deuxième injection à endormir un éléphants de toutes les couleurs d'éthyliques surdoués. Puis, il pique à nouveau. A nouveau je feule, à nouveau j'escalade l'infirmière qui commence à en avoir “nani-nanère” de mes familiarités malgré cette amitié toute nouvelle qui déjà nous lie là et là.

Une inquiétude moite et veule me submerge, à moins que ce ne soit que de la sueur. Je m'inquiète touffu de leurs ratages à répétition. C'est alors que je perçois une discussion pour le moins surréaliste...

- **“Mais qu'est-ce qui m'a foutu un produit pareil... ça fait 4 cc que je lui injecte!... Vous êtes certain de ne pas vous être trompé de produit ?... Où est l'ampoule de cette seringue ?... Donnez-moi une ampoule neuve !...”**. Ca s'agite dans le sérail, ça froufroute à tout va et ça ne moufte pas.

Je commence à en avoir plein le dos (ce qui dans le cas présent est un doux euphémisme) de leurs bafebredouillages, et je deviens au fur et à mesure des secondes qui passent, un anti-rachi. féroce et fort sonné, féroce et sonné, et même, forcené. Je m'entends même leur réclamer la totale, comme quoi leurs conneries ont assez duré. Mais ils ont décidé d'employer tous les moyens pour me faire parler, même les plus vils, ils ont décidé que, quoi qu'il advienne, je devais me mettre

à table, et donc de remettre le couvert sur mon dos vermoulu comme une vieille table. J'en redouble d'émoi et de transpiration incontrôlée.

Nouvelle injection, nouvelle Rachi... Je ne gueule pas, je n'escalade plus la préposée aux assauts, aux escalades impromptues. Je me rassure petit à petit, et c'est alors que je ressens comme un raclement contre les os ravagés de ma colonne vertébrale. Il les sculpte, les façonne, les taraude, les lime, et à nouveau, le stress m'étreint.

Alors qu'il me massacre consciencieusement le squelette, tel un enfant largement barbouillé de la confiture qu'il vient de chaparder, cherchant à tout prix et dans l'urgence de la situation un mot, une phrase pouvant justifier ce ratage, il me questionne sans rire :

- Vous avez fait du rugby dans votre jeunesse ?

Lorsqu'on connaît mon impressionnante corpulence (55 kg tout mouillé), on ne peut que s'esclaffer devant à une question aussi... comment la qualifierais-je ? aussi énorme !

- Que non, que nenni, et pourquoi-t'est-ce que je ?

- "Vous avez les vertèbres tassées, j'ai du mal à passer" dit-il dans un épouvantable grincement de dents et d'os râpés.

Finalement, ça finit par finir, leurs douteuses plaisanteries. On me fout sur le dos et me fixe les jambes sur la table.

- Vous sentez quelque chose ? - me questionne un de ces anesthésieurs chevronnés.

- Oui, vous me touchez - réponds-je manière de lui faire plaisir, afin de ne surtout pas le contrarier.

- Non, je vous pince ! Ca me rassure un peu. Enfin anesthésié pour de bon.

C'est alors que je constate que si je perçois les fortes sensations largement atténuées, l'effleurement d'une bouse me fait subir comme la caresse d'un mille pattes amoureux dont les pattes nombreuses se seraient métamorphosées en autant d'aiguilles.

Soudain, interloqué, je vois apparaître devant mes yeux esbaudis une jambe nue alors que les miennes sont allongées... Et ce n'est que lorsque la deuxième fait irruption que je réalise que ce sont mes miennes à moi qu'ils mettent en position d'intervention chirurgico-anale.

Je suis très fatigué, et pas vu pas pris, je pars à dame...

Je me réveille trois heures plus tard, ce qui est pas mal pour une anesthésie locale, non ? Me voici obligé de prendre mon mal en patience... Rester allongé 6 à 8 heures sans bouger.

Je grignote, je dors, pour moitié je sommeille, pour l'autre je me morfonds. Et les 5 et puis 6 et puis 7 et puis 8 heures s'écoulent, lamentables, exécrables, à m'en réveiller des haines éternelles !

Je puis en fin me lever ! Je déambule, caracole au bord de l'évanouissement dans ces couloirs lugubres où la plus ridicule des érections tient tout simplement de l'exploit surhumain. Je me recouche, me rendors.

Six heures à peines sonnées que je suis déjà dehors à courir la gueuse, cherchant désespérément un café ouvert afin de m'y éclater les mandibules d'un croissant frais et d'un café noir pour de vrais.

De retour à la clinique, il ne me reste plus qu'à préparer mon évasion toute prochaine, ce dont.

Voilà pour la PART II de mes interventions des miches.

Le 4 Janvier 91, PART III. Je me demande encore ce qu'ils me réservent, ces tor-dus ! Mais en fait, pas grand chose, une intervention où le banal le dispute à l'ordinaire d'où il n'y a rien à raconter. Donc, je la ferme.

\*

À force d'« à force », c'est chiant de patiner tout seul. Ainsi, je décide d'offrir une magnifique paire de rollers à ma Ginette afin de l'encourager à m'accompagner. (J'aurais mieux fait de lui offrir une fantastique paire de ouilles ou un fer à repasser) sans compter tout un harnachement de protections multiples et diverses. Quel cadeau !

D'une façon ressemblant à s'y méprendre à sa technique toute personnelle de la monte à cheval, elle enfourche mes pompes roulettes. Et que voici que voilà qu'à peine debout, elle essaye de faire des croisés arrières, qu'elle essaye des roulés boulés, des entrechats, des saltos coupés et dix de der, et que moi, pauvre patineur des fins de dimanche après midi, je passe mon temps à la supplier de condescendre à bien vouloir, si toute fois ça ne la l'importune pas trop, de faire attention que sinon elle va s'exploser la tête ou un quelconque fémur ! Mais tiens ! fume ! que cette pétasse à roulettes n'en tient pas compte ! que cette conne-génitale n'en fait qu'à sa tête ! et que cette vénérable invertébrée du bulbe empafée des zygomatiques se retrouve les huit roulettes en l'air en gueulant maman ! Je m'inquiète velu. Et si elle s'était toute brisu cette none !... Mais elle s'est toute brisu pour de vrai ! double malléolaire au premier essais ! Cependant à cette heure je n'en sais rien encore. Pour l'instant, ce qui me préoccupe, c'est l'allure étrange et l'angle surprenant que forme sa cheville. Je m'inquiète de la douleur épouvantable qu'elle doit ressentir. J'y vois aussi clair qu'à la radio. Je perçois clairement des chairs meurtries, éclatées, déchirées, tuméfiées, broyées, déchiquetées par des nuées d'éclats d'os éparpillés. Des chairs qui n'ont plus, et pour des lustres, figure humaine. Des chairs épouvantablement épouvantables, incroyablement incroyables, effroyablement effroyables. J'en tremble et une sourde moiteur m'émeut.

Au diables ces sentiments qui m'honorent mais dont l'efficacité reste toute relative. Elle souffre ? Non ! Mais je dois tout de même m'en occuper, la soulager, aller chercher du secours. Alors je hèle à hue et à dia tous azimuts, cherchant d'un œil éperdu, présence humaine. J'écoute, l'oreille collée au sol, le cœur battant, le grondement sourd, lourd et lent d'un convoi qui s'approche. Convoi que je j'appelle à la rescousse de celle qui gît là, à mes pieds, désemparée, abandonnée de tous.

Je vous passe sur des mongoliens de ce train de la honte appelés au secours. Des “Zorros” de raids organisés pour pétasses du troisième âge frisant la quarantaine et friquées. Non non, je ne vous parlerai pas de ces Rambos de pacotille au volant de leurs “WHILE FOUR DRIVE” rutilants de moult décalcomanies colorées. Aux lunettes de soleil à verres dégradé comme les pare-brise de leurs 4x4 pur blaireaux. Bardés de boussoles, jumelles et autres talkie-walkie. C'est à celui qu'il est le plus joli, le plus propre sur lui, celui au message radio le plus con, celui à l'inefficacité la plus performante.

Et que je me fais voir, la queue ébouriffée, faisant quelques effets remarquables de presse-bouton, d'appels de détresse à faire bander les cons. Après quelques minutes de parade tonitruante, il se sont cassés ces enfoirés, ces pines d'huître, ces peines à jouir, ces bœufs, ces “sous-petits-Marcel”, nous laissant seuls avec notre désarroi (animal domestique très affectueux) ma femelle et moi.

Et cette autre conne grand format agrippée au volant de sa “tutur” (voiture des connes bêtifiantes), accouplée à son mongolien de fils ceinturé à s'en faire jaillir les yeux des orbites et la bite de son slip kangourou à col roulé ! Ah ! les deux cons génitaux ! les deux cons géniaux, les deux cons hors normes, hors gabarit.

- Pardon madame la supplies-je (oui, rien que ça), ma copine c'est cassé une cheville, pouvez-vous aller dans un bar téléphoner au SAMU ?... Mais que cette pétasse joyeuse à la connerie grasse, crasse et en pleine expansion “n'ose pas” ! “Et puis il faut que j'y aille”, ânonne cette conne généreuse, “Et puis je ne sais pas”, et puis qu'elle me gonfle cette conasse énorme et violacée. Je lui demande donc de garder ma Ginette qui sourit et d'aboyer si quelques méchants véhicules veulent lui passer dessus. Sur ce, jambes à mon cou, je file quémander Samuesque secours.

Je vous passe sur la clinique, l'inquiétude et le reste. Tant et si bien, que durant quelques jours je suis bon pour des aller et retours “hôpital/domicile” à répétition. Voyages qui m'enchantent d'autant plus que lors de chaque visite qui requiert de ma part un titanesque et considérable sens du sacrifice, d'abnégation et de dévoue-

ment (aller, retour, embouteillages, énervement). Je ne pénètre dans cette chambre d'handicapée mentale que pour assister à d'interminables logorrhées verbales entre elle et quelques copines présentes.

Cependant, cette donzelle finit par y revenir au domicile précité, et y demeure couchée. Alors je pouponne et j'ai pouponné.

\*

**MON COEUR ! SALAUD !**

**NE ME LACHE PAS !**

C'est simplement génial, je m'éclate à déambuler sur mes roulettes sous un soleil printanier. De trottoirs en voies de bus, de voies de bus en placettes, je joue au chien fou dont on a perdu la laisse, partant 50 mètre en avant, revenant, tournant au tour de mon handicapée physique qui s'efforce de ne pas boiter, et qui profite de ce temps fantastique pour lécher les vitrines jusqu'à usure totale des susdites.

Après un café bu à la terrasse d'un bar snob à souhait, après avoir usé mes roues en divers endroits et envers, après avoir parfaitement épuisé la Puce, nous décidons de rentrer.

Nous voici, nous voilà donc sur le chemin du retour, et ce n'est qu'une fois stationné devant la maison, contact coupé, frein à main serré, ceintures défaites, portières ouvertes, et j'en passe et des meilleures, que soudain je réalise...

- BORDEL DE MERDE ! MES ROLLERS !...

- Quoi, tes Rollers ?

- J'ai oublié mes patins sur le parking !

- Comment ça, tu as oublié tes patins sur le parking !

- Putain de Chié d'Enc... de Merde (veuillez respecter l'accent tonique), lorsque je les ai enlevés, je les ai laissés sur le parking à côté de la voiture et je ne me vois pas en train de les ramasser !

Je ne sais si vous l'avez réalisé, mais dans certains cas je suis généreusement grossier... mais jamais vulgaire.

- Il faut y retourner, il y sont peut-être encore ! me déclare sans sourcier ma toute belle.

- Ca va pas la tête ! Tu penses bien qu'il auront disparo depuis longtemps, ânonnais-je totalement effondré par la perte de ces racers des pieds amoureusement et laborieusement mis au point au cours des trois lamentables derniers mois.

Ginette insiste :

- Si tu ne veux pas y aller, moi, j'y retourne.

Mais c'est qu'elle va me faire péter la honte si ça continue. Je ne peux vraiment pas faire autrement que d'y aller avec elle. C'est donc reparti pour une nouvelle traversée de Toulouse.

Quelques colères et crises d'hystérie plus tard, nous sommes à proximité de notre point de chute initial.

- C'était ou !

- C'était là, dis-je en prenant la contre allée bordée de deux épis de stationnement licites.

- C'était... et j'en reste baba en découvrant ma paire de rollers sagement posés côte à côte à l'endroit même où je les avais laissés presque une heure plutôt. J'en pète de joie mal contenue, j'embrasse Ginette, et oubliant tout retenu, lui promet un "chi-nois".

A peine de retour à la maison, je profite de la bonne volonté du soleil et de la douceur qu'il fait dans le patio de devant pour m'attaquer au désherbage de la bande à fleur de ce jardin modèle. "**Mon jardin**" !

Ma douce, une fois n'est pas coutume, s'allonge sur une chaise longue et bouquine. Me voici donc, petit râteau à la main, en train d'arracher, herbounette après herbounette, toutes les mauvaises herbes qui me broutent les plates-bandes.

Dieu qu'il va être joli, qu'il va me sembler beau, que je vais encore me pâmer des heures d'affilée devant ce fantastique jardinet quand... TARATATSOIN ! TSOIN ! TSOIN ! TSOIN ! etc.. sonne une Marseillaise ample, grandiose et majestueuse. Une fatigue brutale m'envahit les bras.

Merde ! me dis-je, me parlant toujours très simplement, j'ai du trop forcer.

Je pose mon râtimeau (enfant du râteau), je me sens vraiment mal, j'ai la sensation qu'une chose énorme et violacée m'encombre les poumons et m'empêche de respirer. Il faut que je crache, et je crache donc et le truc et mes poumons. Mais ça ne va pas mieux pour autant. Ma poitrine me serre de plus en plus de l'intérieur, mes bras sont chaque instant un peu plus douloureux, mon dieu que les fleurs sont lourdes cette année.

J'entre dans la maison et j'appelle Ginette aussi fort que je le peux, c'est à dire dans le genre pet de nonne tuberculeuse, mais point de Ginette à la maison. Je ressorts (à boudin) sur le palier, j'appelle (à tartes) ! - traverse le patio - j'appelle (à charbon) à nouveau, mais elle à disparo... Je commence à m'inquiéter sérieusement, sentant confusément que c'est une grosse merde qui me tombe sur le dos.

J'ai de plus en plus mal, j'intuite qu'il est urgent que je réagisse, me demandant si je dois rester à la maison et déclencher notre alarme ou aller sonner chez les voisins dont j'entends la mère s'époumoner en vocalises tonitruantes à la justesse approximative. Elle attaque haut et finit bas...

Très logique comme toujours, je me dis que le temps que quelqu'un réagisse au son de l'alarme, j'ai tout le loisir de partir à dame et même "ad patres". Avec un peu de chance, personne ne bougera et j'aurais ainsi tout le temps de péter avant que quelqu'un vienne s'immiscer au massacre qui me détruit de l'intérieur.

Je décide donc d'aller sonner matines chez mes voisins-voisines. Je ferme la porte à clef, puis, plutôt mal que bien, je me traîne jusqu'à leur porte à peine distante de 30 mètres. Je m'appuie sur la sonnette comme pour m'endormir et attend pour relâcher le bouton qu'apparaîsse mon voisin complètement sidéré par une telle insistance. A la vision surréaliste de ma gueule, et à mon "Ca va très mal... il faut que je m'allonge... il faut appeler un docteur... HAAARG !" il comprend tout de suite qu'il y a un sérieux problème à résoudre...

Il me traîne plus que je ne marche jusqu'à la salle de séjour et m'affale de force sur le canapé.

“C'est par terre que je veux aller !”. Mais que nenni que non, qu'il ne veut pas et que je dois céder.

Sa femme intervient pour lui donner le numéro de téléphone du médecin de la résidence (et non pas Cité ainsi que la nomme ma tendre dulcinée à mon grand regret).

Il est absent, et je crois comprendre qu'il faut appeler un remplaçant.

Je veux m'allonger à même le sol, elle veut bien, je m'allonge sur leur tapis de grosse laine blanche. J'ai de plus en plus mal dans les bras et dans la poitrine, j'ai l'impression qu'un enfoiré me broie la viande des bras à coup de manche de pioche. Qu'elle explose du dedans et que tout lâche derrière mes côtes brisées menu. J'imagine un merdier démentiel, avec des trucs qui partent en lambeaux dans tous les coins.

Mon voisin parle au remplaçant. Je lui demande d'annoncer un Infarctus, ce qu'il fait. Je peux donc continuer à gémir aux genoux de ma sainte voisine qui me passe de l'eau sur le visage et les bras. Je me dis “Tiens ! c'est marrant, elle me passe de l'eau chaude mais ça me fait du bien...”, comme quoi on peut se dire des choses très intéressantes dans des moments pareils. Le temps me paraît de plus en plus long. Je suis totalement convaincu que c'est bien d'un infarctus dont je crève. Du coup, je demande à mon voisin d'appeler le SAMU et de leur signaler un infarctus. Une fois de plus sa femme lui donne le numéro à appeler. Il appelle, je geins, elle me mouille.

L'armée du SAMU a débarqué. Ils me demandent mon âge, mon poids, on leur donne mon adresse.

Je leur demande un oreiller, un coussin à me mettre sous la tête. J'ai la poitrine qui craque quand je respire, j'ai l'impression que mes bras sont passés dans une machine à douleur. Je tiens mes bras en l'air comme dans “ainsi font, font les petites marionnettes...” Je suis brutalement trempé de la tête à la ceinture, tiens ! un nouveau pallier. Notre voisine continue à me tenir la main, à me mouiller le visage, à me parler, à tenter de me rassurer... Il n'y a rien à rassurer. Je pense à ceux à qui cela arrive seul, perdus dans un trou à rats, sans téléphone, sans amis, sans voi-

sins... Je pense que je vais y passer, et je m'en fous comme de ma première chemise, comme de mon premier slip kangourou à col roulé...

C'est alors qu'arrive le remplaçant du toubib appelé. Et là, je ne sais pourquoi, mais il passe des tonnes de choses entre lui et moi. J'imagine que ce qu'il reçoit de mon regard tient plus de la détresse folle que de la chanson à boire. Je regarde son regard, et dans son regard je suis incapable de dire ce que j'y vois, ce que je ressens, mais je ressens à cet instant comme c'est important et je m'y accroche comme s'accroche à la dernière parcelle de lumière un type qui perd la vue. Dernière lueur, tout au fond avant de plonger définitivement dans la nuit noire, avant que se referme irrémédiablement devant ses yeux le voile lourd des ténèbres qu'il sait à jamais obscures (quand je fais dans le mélo, je ne fais pas dans la dentelle).

Il m'ausculte, il me parle, me questionne, me donne un comprimé à me mettre sous la langue et le SAMU débarque à grand renfort de brancard, de matériel, de personnel. Il s'éloigne immédiatement pour laisser travailler ces gens, et moi je le regarde quelques dernières fois...

Ils sont au moins 5 ou 6 à me tourner autour. Elle me questionne, la chef des blouses, et je répond, et je continue de ramer la brasse coulée sur mon tapis de haute laine blanche à étouffer les sanglots, la tête à peine hors de l'eau. Mondy est de retour, elle se penche sur moi, la chef des pompiers irritable m'envoie un peu chier, et je ne comprend pas pourquoi, alors Ginette lui explique que je ne suis pas un "mignard", que je n'ai pas pour habitude de "chouiner" pour un rien, (ce qui n'est finalement pas grand chose). Moi, pendant ce temps, je me demande si je vais y survivre... Ce coup-ci ça me paraît très mal barré. Les larmes me giclent par les yeux (des larmes qui giclent par le cul, ça fait pas sérieux), pas tant à cause de la douleur, mais qu'à force d'à force, qu'à force que c'est trop, qu'à force que je n'ai même plus le temps de lacer mes rollers qu'une nouvelle catastrophe me tombe dessus.

Ca fait 5 ans que j'en prends plein la gueule, 5 ans que j'ai l'impression de vouloir grimper des falaises de glaise mouillée et que chaque fois que je progresse de

quelques centimètres dans cette merde glauque, un endoffé me shoote dans les gencives et me fait re-dégringoler plus que je n'ai gagné. Et je n'ai plus qu'à sourire bêtement et recommencer, à faire comme si de rien n'était... Et puis j'en ai rien à carrer de toutes ces merdes qui me font mal, moi je craque de l'intérieur, je me disloque, je me détruis menu-menu. Je me contemple de l'extérieur, je regarde les gens qui m'entourent, mon voisin qui a comme des craintes de déranger le docteur un dimanche après-midi parce qu'un zigoto se farcit un infarctus et que ça fait désordre et désordonné. J'ai alors un flash sur cette journée, sur le soleil, sur cette douceur printanière, sur ces rues de Toulouse toutes à nous, sur mon jardin et ses mauvaises herbes... Et tout cela me paraît soudain tellement inaccessible et je me sens subitement tellement con. Tout cela pour enrichir les “tabatier” et les “tabagistes”, pour que vivent les services d'urgence et de cardiologie, pour puer en permanence de la gueule, des vêtements et du corps tout entier l'odeur âcre du tabac froid, pour paniquer dès qu'il ne me reste plus que quelques cigarettes au fond du dernier paquet, pour sortir, alors qu'il pleut et qu'il pèle et qu'il fait déjà très nuit pour aller quérir cette merde qui m'est devenue aussi indispensable dans mon oxygène que l'oxygène dans cette merde ! Cette merde qui m'a fait passer mon existence à me demander où souffler ce panache bleuté tue la vie pour ne pas indisposer ceux qui n'en prennent pas. Un coup vers le plafond, un coup sous la table, le bras éternellement tendu parce que cette chienlit s'en va toujours folâtrer du côté de ceux qui ne fument pas. Alors je me fais une promesse : “Si je m'en sors, pour toute cette merde et pour tout ce bonheur perdu, j'arrête !”. Et ça me paraît soudainement simple, si facile à faire, à réaliser !...

Je n'ai pas le temps de m'apitoyer sur mon sort ou sur ma promesse. On me branche de partout à des seringues biiiipeuses. Ils ont beau bidouiller cette belle électromécanique auto “injecteuse” que leur seringue électronique sonne une hallali à répétition. Elle s'époumone leur mécanique à piston électrifié et refuse absolument de fonctionner. Et le temps passe, et mon cœur se détruit. Ce n'est qu'à force d'à

force qu'ils réalisent qu'ils ont oublié un “ bitonio ”, un machin ridicule qui empêche un fonctionnement harmonieux et salvateur, sauve valves et sauve cœur...

Biiip Biiip lancinant interrompu, on me transporte jusqu'à l'ambulance non sans m'avoir martyrisé quelques côtes au passage des trois ou quatre portes qui séparent le séjour de l'extérieur.

Je trouve le temps très long, comme un trajet qui s'allongerait à n'en plus finir, qui s'étirerait au fur et à mesure que roule cette machine à faire hurler les sirènes... L'interne femelle me demande si je n'ai pas sommeil, ce que nenni, et elle ne comprend pas comment un mec d'un format aussi ridicule puisse encaisser sans sourciller de telles doses de “ médicalmants ”, ce qui se traduit par “produit à anesthésier les bœufs”.

A peine déposé en salle de soins d'urgence, je suis happé, déshabillé, branché à un “scope” à surveiller les cœurs qui déconnent, branché à des machines infernales à pousser les pistons, machines dont les alarmes à répétition me cassent les oreilles et pas seulement... Je suis rasé, couvert de pustules auto-adhésives qui permettent entre 4 et 6 relevés électrocardiographiques par 24 heures. On me rentre de force une canule dans la narine gauche, de l'oxygène, qu'ils disent... Mais leur oxygène me gonfle. Tu me diras, il vaut mieux ça que d'être gonflé à l'hélium ! Je me retrouve suréquipé de deux cathéters à robinets multiples branchés dans une veine pré-martyrisée de mon poignet gauche (c'est une veine qui n'a pas de pot !) accueillant ainsi les deux seringues électriques. Dans une veine du poignet droit, un ingénieux dispositif permettant de multiples prélèvements sanguins journaliers. Lors de chaque prélèvement, on me soutire sans sourciller jusqu'à 6 ou 7 fioles de façon à savoir ou j'en suis, dans quel état de déliquescence se trouve mon sang. Mondy ma belle attend dans le couloir, et ça me gonfle de savoir qu'elle attend la peur au ventre et des points d'interrogation plein les mirettes...

Ce qui me surprend le plus dans ce quartier de haute surveillance médicale, c'est la suractivité permanente et le bruit ininterrompu. J'ai la désagréable impression d'être entreposé dans un poulailler aux gallinacés particulièrement excités, dans une volière à la fébrile activité. Alors que je suis complètement assommé par les multiples médications introduites par de voies aussi diverses qu'hasardeuses, ces piaillements et ces rires stridents d'infirmières chatouillées m'arrachent brutalement et douloureusement de ma torpeur. Il y a là comme un problème, à moins que ce traitement de choc soit des plus salutaires et recommandé par les hautes instances médicales...

Et le cou du “ PIPI ”, vous le connaissez, vous, le coup du “ PIPI ” ?

J'ai l'impression qu'après chaque grande douleur, que ce soit mon abcès anal ou mon infarctus, s'ensuit automatiquement une tendance au blocage, à l'apnée urinaire. Cela se traduit par de multiples et répétitifs “ il faut faire pipi, Monsieur Voyard ! ”, alors, je m'y efforce, essayant tant bien faire se peut de me décontracter, résistant difficilement au besoin de siffler afin de m'y aider. Mais essayez de pisser alors que tout vous bloque. Essayez de pisser avec ces passages incessants, ces jacassements, ces éclats de rire, ces interventions multiples et à répétitions : prises de tension, prises de température, prises de sang, prises de courant (je m'égare), de relevé de pouls, de tracés électrocardiographiques, d'injections et de prélèvements multiples, sans compter toutes les manipulations et interventions destinées aux patients qui agonisent dans les blocs contigus et adjacents au lits, seulement séparés par une vitre...

Et pourtant : “Il faut faire pipi, Monsieur Voyard”. A force, je n'en puis plus, et demande à cette charmante infirmière s'il lui est déjà arrivé d'essayer de pisser sur un quai de métro à une heures d'affluence de son choix, avec, de surcroît, toutes les 5 secondes, un bedonnant badaud pour lui demander l'heure qu'il est. Du coup, elle compatit la gueuse et me promet 10 minutes de tranquillité (incroyable, non ?) que je mets immédiatement à profit caressant sans retenue, non pas ma bite, mais le fol espoir qu'elle veuille bien (la bite en question) laisser tomber, l'air de ne pas y tou-

cher, deux ou trois gouttes d'urine, juste pour prouver sa bonne volonté, juste pour me rassurer et me dire que je ne vais pas me farcir une fois encore cet affligeant serpent de mer, la sonde urinaire...

Après deux ou trois jours de ce régime infernal, je quitte progressivement mes tuyaux multiples et mon box des accusés de vivre comme un con pour intégrer une chambre plus proche du monde des vivants que de celui des morts en sursis à faible échéance.

Ca y est, c'est parti pour la grande introspection de mes coronaires. J'ai une trouille bleue que l'anesthésie me joue "rachi. bis" et il me tarde de connaître le "clampin" qui va opérer. Dès qu'il s'est identifié, j'insiste très lourdement sur ma résistance possible à l'anesthésie locale, en cas que... Alors, il s'applique, me rassure ce preux chevalier à l'armure de plomb et m'introduit les introducteurs tel un matador les banderilles ! J'en reste coi d'émerveillement. J'admire, sans retenue aucune la communion gestuelle qui existe entre ce toubib et son grutier. Ce Radiologue m'espente et m'esbaudit. La tête monstrueuse de l'appareil de radiographie virevolte tel un papillon fou tout autour de ma cage thoracique sans jamais m'arracher ni un bras, ni une oreille ! C'est un vrai travail de pro. Les ordres fusent tels des nonnes à la sortie d'un couvent courant après quelques jeunes curés pubères : "Gonflez votre poitrine..." Quelques secondes puis : "Ne respirez plus...". Alors je ne comprend plus, est-ce qu'ils me feraient le coup du "plus blanc que blanc" du nouvel OMO ? J'ai gonflé ma poitrine et j'attends, espérant qu'ils vont pas me faire tenir une apnée digne du "Grand Bleu". La caméra 35 crépite, et c'est reparti pour un tour.

Je passe le temps de l'intervention à contempler sur les moniteurs vidéo les errances du drain parmi mes coronaires délabrées. C'est sans douleur, inodore et sans saveur.

Puis c'est le débranchement final effectué dans le vestibule, ce qui permet de libérer la salle d'opération plus rapidement. L'infirmière, réservée à cet effet, me com-

presse l'artère fémorale pendant près de dix minutes afin que je n'asperge pas ces lieux de mon précieux raisin. Puis, afin de libérer son doigt endolori de cette pression soutenue, elle le remplace par un sac de sable de deux kilos. C'est beaucoup moins romantique mais tout aussi efficace.

\*

Je n'ai pas sommeil, je tourne dans ma tête comme un ours en cage, laissant dans mes méninges la trace molle de mes pas. En attendant ce sommeil qui ne vient pas, je découvre, dérisoire point blanc dans ma coupe à médicaments, que j'ai oublié de prendre mon somnifère. Je le veux, le désire, le convoite si fort et si bien, ce bouton blanc à faire rêver les petits enfants, qu'il m'échappe et choit sur le sol hors de la portée de ma main avide et fébrile de malade non contagieux.

Je sonne l'infirmière de garde et lui explique assez confusément ce qui m'est arrivé. Quels tortueux détours mon laissé pantelant dans cette situation si peu envieuse. Et c'est à cet instant que je manque (à peine) d'en tomber de mon pucier, à cet instant même qu'elle me déclare sans rougir et sans honte, sans que la goutte lui colle au cul et la crotte lui pende au nez : **“Le patron ne veut pas qu'on donne des somnifères aux malades après minuit, il ne veut pas avoir à visiter des zombies !”**

J'en tombe de cul, ça me “Sidère-Urgie”. Je n'en reviens pas (faudrait-il encore que je sois parti), je m'éberlue à m'en battre les miches sur le pavé. Comment peut-on oser seulement penser de cette façon la ! Il y a vraiment des infarctus qui se perdent. Elle a une chance insensée que je sois encore tout esbaudi de mon infarctus trop frais, que sinon, il n'allait rien leur manquer !... Une haine froide me réveille encore plus que je ne l'étais déjà. Je décide, manquant de courage pour ouvrir ma grande gueule et leur faire péter le scandale du siècle, de ne me rendormir que lorsque j'aurais obtenu mon somnifère.

Je prends alors mon mal en patience, j'écoute les pets majestueux et tonitruants de mon voisin de chambrée, j'écoute le râle asthmatique des machines automatiques à prendre la tension, j'écoute les tics et les tacs absents de ma montre à quartz. Et elle passe, repasse, furtive ombre blanche, s'inquiétant de mon sommeil à retardement.

A chaque nouveau passage je la sens plus inquiète, plus près de la rupture, de la renonciation, de l'abdication.

Elle finit tout de même par abandonner devant tant de souffrance muette et d'abnégation que je m'efforce d'afficher ostensiblement afin de lui filer un remords soutenable d'aucune façon. Je peux alors m'endormir, j'ai gagné de haute lutte un repos bien mérité.

\*

Ca y est, ils ont trouvé quelques nouvelles misères à me faire endurer. C'est un truc tout nouveau qui vient de sortir, ils l'appellent "le test d'efforts". Pendant un instant j'avais compris "le test des forts". Ca m'avait rassuré, à coup sûr, ce n'était pas pour moi. Mais que oui, mais que non, c'était du test d'effort dont il s'agissait, et je n'allais pas y couper.

Alors je te raconte pas en quoi consiste cette manip. à faire transpirer les "ceusses" qui s'ont pété une valve. Si, je te raconte...

A peine rentré dans la salle de tortures superbement équipée d'une kyrielle d'outils barbares à l'efficacité optimisée par ordinateur, une préposée au décapage cutané approfondi vient te frotter la couenne à l'aide d'un coton imbibé d'éther. La voyant ainsi s'escrimer avec hargne sur mon derme soyeux, je me demande un instant si elle n'essaye pas de lui passer à travers... Arc-bouté au bureau afin de résister à la pression incroyable qu'elle exerce sur ma poitrine de "vieux et faible", je m'attends chaque seconde à voir éclater ma peau et jaillir une côte.

Enfin calmée, elle abandonne son coton usagé pour me coller sur la poitrine bon nombre de rustines. J'en ai même jusque dans le dos. Puis elle me branche à une pieuvre morte qui pend lamentablement à côté du tapis roulant. Et j'attends. **C'est incroyable ce que l'on peut attendre dans les hôpitaux !**

Enfin arrive la chef que l'on reconnaît à sa démarche de chef, à sa voix de chef, à son assurance de chef, à son aura de chef...

L'infirmière placée au garde à vous à gauche du tapis roulant attend l'ordre pour me prendre la tension. Tension qu'elle me prendra régulièrement mais que jamais elle ne me rendra.

Et c'est parti pour un tour !

Le tapis, c'est comme le vélo d'appartement, c'est aussi con ! Tu t'escrimes comme un malade sur un outil qui transforme tous tes efforts pour avancer en immobilité la plus absolue. Et tout le temps que dure l'exercice, tu ne peux t'empêcher de te dire que tu as certainement l'air d'un abruti confirmé. Pourtant, tu continues, tu pédales ou marches comme un forcené. Et si chaque deux minutes le pédalier résiste un peu plus ou si le tapis défile plus vite ou prend de l'inclinaison, tu t'efforces de compenser, de suivre le mouvement.

L'infirmière aux ordres pompe comme un “ Chadok ”, la chef cogite, analyse, étudie les lignes erratiques affichées sur l'écran. Elle triture avec conscience (une copine de cheval) et compétence (une autre copine, mais de régiment) le clavier de son ordinateur, emmagasinant sous forme d'octets et autres bits ma hargne, ma souffrance et mon courroux. C'est complètement démoniaque leur machin, et chaque trois minutes, ça “infernalise” la cadence un peu plus.

J'ai tenu trois paliers. Ce sont eux qui décident d'arrêter, moi. J'imagine que les lignes de mon cœur affichées sur l'écran a dû leur foutre les jetons. Ça devait commencer à être un sérieux merdier, et un malade sur le carreau, même un Voyard, ça fait désordre.

Il me revient parfois des trucs qui m'interpellent (à gâteau), il me revient des trucs mal enfouis qui crèvent la surface de la croûte grasse du cloaque de mes souvenirs. Combien de fois ai-je dû me retenir de tout envoyer péter, surtout l'infirmière qui venait de rater pour la enième fois ma prise de sang ! Et pourtant, on la ferme, on se calme, non par gentillesse, esprit de sacrifice, grandeur d'âme, abnégation, renoncement, constance, tolérance, courage, délicatesse, mais pour ne pas risquer de déstabiliser la préposée à la prise de raisin frais afin de lui donner une chance de ne pas réaliser un “raté” de plus... **Il faut dire qu'elles sont toujours du bon côté de la seringue, et nous, toujours du mauvais...**

Le pire est bien souvent de devoir subir les explications vaseuses des auteurs de ces ratages à répétition. C'est inouï l'imagination dont ils sont alors capables de faire preuve.

Ce qui me laisse pantois dans ces cas là, c'est qu'ils ou elles oublient qu'ils ne sont jamais les seuls à opérer sur leur patient et que nous bénéficions de la malheureuse possibilité de comparer le savoir-faire de chacun, et que nos veines si tant infernales et problématiques pour certains sont, comme c'est étrange, tout à fait acceptables pour d'autres.

Combien de fois m'est-il arrivé d'avoir envi de soulever la mèche de sur mon front pour leur faire constater de visu que dessous il n'était pas écrit “ **CON !** ”.

Si vous aimez rigoler, racontez la bévue d'un médecin, d'un chirurgien ou d'un anesthésiste à un autre anesthésiste, autre chirurgien ou autre médecin du même hôpital. A part, hypothèse extrême, de tomber sur un cas d'inimitié féroce z'et héréditaire, vous ne pouvez pas imaginer jusqu'où ils oseront aller afin de justifier l'acte manqué de leur coreligionnaire. Il me vient parfois des envies de meurtre, parce que non content de nous faire connement des misères, en plus ils ne font rien qu'à nous prendre pour des imbéciles.

Et c'est reparti pour un tour. Ils ont donc décidé de me faire essayer tous leurs gadgets électroniques destinés à mesurer les faiblesses de mes coronaires. Ca ne fait pas deux jours qu'ils m'ont fait subir leurs gags à me faire péter les valves qu'ils remettent le couvert.

Aujourd'hui, marche forcée sur un tapis qui se déroule à l'infini. Pas de douleurs dans la poitrine. Graphique acceptable constate le médecin de service. Acceptable mais pas fantastique tout de même.

Deux jours plus tard, Test d'effort avec injection de produit marqueur. Mais cette fois, je vais enfin pédaler sur “un vélo pour de vrai”, un vrai vélo électronique avec

des chromes à chier partout et des compteurs à cristaux liquides qui te racontent tout.

Près de la bête, un infirmier m'attend. Un modèle peu courant, un peu hagar, un peu gnan gnan. Il m'appareille des tentacules multiples et colorés d'un poulpe pneumo-informatique. Il rame un peu en attendant que je pédale. Il hésite, ne sait pas toujours très bien à quelle ventouse il doit brancher ces tentacules mous et inertes. Le médecin n'est pas encore là. Cette vieille blouse blanche sent la hyène de la bouche. Je me demande tout en essayant d'éviter ses feulements épais si je dois vomir tout de suite ou me retenir encore quelques instants.

Après 10 minutes d'attente infructueuse, de survie en apnée, je commence à m'impatienter, trouvant tout à fait inconfortable ma posture d'échassier des marais à cheval sur cet appareil à pédaler dans le yaourt.

Mon geôlier de service n'ose pas me débrancher de peur de s'emmêler les pinceaux et de ne plus être capable de réussir de nouveau cette délicate opération dans les temps.

Lorsque arrive enfin le toubib, quelques 25 minutes plus tard, j'ai la théière sous pression, je boue sur ma selle comme un vieux chaudron, je ne peux m'empêcher de lui demander : “ Vous n'êtes pas un peu en retard ? non ? ” Je crois qu'il n'aime vraiment pas. Il me tire immédiatement une gueule de 19 Km de long.

Je pédale comme un sonné, mais allez donc essayer de battre des records en apnée. La blouse qui exhale du bec me prend régulièrement la tension. Enfin tombe le verdict : “Vous survivrez encore quelques instants...”.

Ce calvaire terminé, je dois encore, tel un chat malingre, passer 20 minutes sans bouger ne serait-ce que d'un millimètre allongé sur le ventre dans une gouttière métallique et inconfortable. Non content de me faire affronter des supplices plus vicieux les uns que les autres, ils s'avèrent incapables de concevoir ne serait-ce qu'un matelas qui ressemblerait à un matelas. Comme si tout le matériel n'était

conçu exclusivement que pour le confort du personnel hospitalier et non de la gente hospitalisée.

Après un retour en fauteuil roulant, je suis de nouveau confronté à ce que, dans le milieu hospitalier, on appelle pompeusement un repas. En fait, celui-ci se compose d'un steak bouilli langoureusement étendu sur une biscotte. Ce n'était en fait qu'un bon moment à passer car je dois à nouveau aller m'allonger sur leur outil de torture chromé.

Je rentre à pied de ma séance, ayant renvoyé mon chauffeur, et j'en profite pour faire un détour par le bar situé à l'entrée de l'hôpital, de l'autre côté de l'avenue. Malgré ma grande forme, je réalise subitement à quel point pour une personne âgée, une simple action comme le fait de traverser une rue peut sembler périlleux. Je découvre brutalement ce que signifie "**être vieux**". En fait, j'ai peur, j'ai l'impression que jamais je n'arriverais à temps de l'autre côté de l'avenue, que je n'y arriverai jamais avant que le feu ne passe au vert et que le flot de voiture ne démarre. Je suis conscient que quoi qu'il arrive, je suis totalement incapable de piquer ne serait-ce qu'un 3 mètres.

Cet exploit accompli, je m'offre un grand café accompagné de deux énormes croissants au beurre ! Plaisir tout de même sérieusement tempéré par l'agression de l'épouvantable odeur de tabac froid qui règne dans cette antre. J'ai l'impression de déjeuner dans un gigantesque cendrier froid qu'on a oublié de vider depuis plusieurs mois. Ce qui est étonnant, c'est cette sensibilité nouvelle à l'odeur du tabac, sensibilité qui disparaîtra quelques 6 mois plus tard. Cependant, même 15 ans après mon infarctus, je reste certains jours particulièrement allergique à celui-ci.

Pour l'instant, ma répulsion pour l'odeur aigre du tabac est moins forte que mon envie de café noir "pour de vrai" et de croissants frais.

C'est tout de même le grand pied, il y a du soleil et du vent. De retour dans ma prison dorée, visite d'amis et coups de téléphones multiples m'aident à tuer ce temps maudit.

\*

Ca y est, c'est décidé, ils vont m'envoyer des ballonnets dans les coronaires. On met les petits plats dans les grands, on sort les couverts d'argent. Je sorts les couverts d'argent ! car pour eux, c'est de l'intervention de routine routinière. Ils vont tenter de dilater mes coronaires meurtries à l'aide de ballonnets téléguidés et gonflables. Nouveau branle bas de combat. Mais ce n'est pas le même chirurgien que la dernière fois. Merde ! faut-il répéter à chaque fois les mêmes choses à des gens toujours différents ? Ne peuvent-ils pas nous faire opérer deux fois par les mêmes personnes ? Nous serions prêts à patienter un peu, et même à attendre afin de d'éviter tout ce stress inutile des nouvelles confrontations avec des gens qui nous sont et resteront éternellement étrangers, des gens qu'il nous faut apprivoiser, qu'il nous faut convaincre en moins de trois minutes **que nous sommes des êtres humains inquiets de ce qui les attendent**, et non pas simplement l'intervention numéro 3 de ce jour béni des dieux, et qu'il en reste encore deux avant d'aller bouffer.

Pour ne rien changer, j'ai une trouille bleue qu'il rate l'anesthésie. Alors, avec moult précautions, mille attentions, mille contours et détours de cons (je les hais !), je l'en informe, je l'en avertis tout en ayant la sensation de radoter éternellement les mêmes mots, les mêmes mises en garde. Il n'en a rien à battre, le bougre, et se contente de me rétorquer un "**Calmez-vous Monsieur** Voyard, nous savons ce que nous faisons". Je n'ai rien à calmer, du con ! mais ce sont toujours les mêmes tellement supérieurs qui pontifie et toujours les même tellement diminués qui dégustent. Cependant, je me le tiens pour dit et attend qu'il veuille bien m'improviser une merde nouvelle.

Et c'est parti pour une première injection anesthésique à l'intérieur de la cuisse droite. Ca va ? Oui ça va ! Allons donc pour une seconde injection préparant la mise en place du second trocart.

L'instant critique est arrivé, il faut piquer lourd, il faut piquer sérieux, il faut piquer avec les pieux. Première banderille, premier trocart planté. “ Alors ca va Monsieur Voyard ? ” - “ Oui, ca va... ” Seconde banderille, VLAOUF ! **et je hurle !** Je te raconte pas la douleur intense, la fulgurance ! Il est vert, se confond en un paquet informe d'excuses merdiques mille fois réitérées, il en balbutie, il en bredouille, il en bafouille, il en bégaye, il en braie, il m'en bave dessus, je m'en bave dessus, il se sent merdeux, il est merdeux ! Ce con a piqué à côté de la zone anesthésiée ! Une fois de plus, malade malingre, j'avais raison, mais qu'y ai-je gagné à part une douleur fulgurante à la mesure de mon impuissance face au pouvoir féodal de ces nœuds ambulants.

Et c'est parti, ce n'était qu'une anecdote anecdotique. Une de plus. L'opération doit se dérouler, et elle se déroule plus mal que bien. Je m'offre sur cette table chromée un re-re de mon infarctus grandeur nature, mais c'est déjà très loin tout ça, perdu dans des vapeurs délétères. Je me souviens que je parlais à dame, et que le chirurgien me réitérait à n'en plus finir l'ordre de ne pas m'endormir. Les ordres fusaient, la tête lourde robotisée virevoltait et vomissait ses multitudes d'images animées du carnage du dedans de moi. Et j'avais mal, comme d'habitude, mais en prend-on vraiment l'habitude ? Et le chirurgien transpirait, il sentait bien que ça se barrait en couilles. **Gonflez votre poitrine ! Respirez ! Ne respirez plus ! Ne vous endormez pas Monsieur Voyard ! Vous vous endormez Monsieur Voyard ! On ne peut pas vous soulager d'avantage sans risque ! Monsieur Voyard réveillez-vous ! Monsieur Voyard !...** Je suis sonné, j'ai mal dans la poitrine, je suis fatigué, je voudrais dormir, j'ai mal dans les bras. Je ne contemple plus sur les moniteurs vidéo les images floues des errances du drain parmi mes coronaires délabrées, je ne contemple plus que le flou qui m'envahit.

C'est la débandade, le débranchement final, c'est le vestibule, c'est la suite, c'est la vie...

Et puis je vais sortir, réapprendre à vivre un peu, apprendre à m'économiser, et puis changer, ne plus bouffer n'importe quoi, et puis le tabac la mort ? Ça va ! On passe à autres choses... Et mon couple qui merdoie, y a PB avec Mondy, on s'aime et s'insupporte tous les deux... et le travail, et le vélo... « Du sport, vous devez faire du sport, marche ou vélo ! » Me disait mon cardiologue... Marcher ça n'est pas ma tasse de thé, alors le vélo, un Décathlon, un vrai VTT vert nature et découvertes ! Alors je pédale, je pédale, je m'épuise, je m'essouffle, la moindre côte de 10m de montée à peine et je tombe à moins de 9 Km/heure !

## **THYREOGLOSSE ? C'est grave, Docteur ?**

Anecdote : Je me suis vomi pour jouer au "Route 66" pour le fun (encore ?) avec les zicos troublions (Osmond, Tapie et son ex copine au chant qui d'ailleurs chante !) Ca canicule, ça tonitruie. Nous ruisselons. La boîte est un four. Soirée sympa d'accompagnateur. J'ai bien aimé cet été, mais à force, j'aimerais vraiment jouer un peu pour de vrai, comme le duo avec ce jeune vieux sax. Mais revenons à nos moutons. Fin de soirée, tout le monde parti, je vais me rafraîchir un peu le visage, et dans les toilettes, lumière blafarde, glauque de dessus de lavabo. Je m'aspergeant le visage luisant de sueur et stupeur qui fait peur, dans le reflet verdâtre du miroir, une sacrée "gonfle" dans le cou ! Comme une glotte énorme. C'est rigolo, hein ? Non, pas du tout. Je ferai donc une "écho" en fin de semaine ou en début de suivante...

Grand jour ce mardi 9 septembre 2003. Examen de mes glandes, examen radiologique de mes boules.

Hall de la radiologie. Du monde, beaucoup de monde... La secrétaire de la réception, mon dossier, ma carte « vitale », un mot pour rire...

Moyenne d'âge des consultants ? 50 ans au moins... Raffarin doit râler, la canicule n'a donc pas assez décimé ! Qu'ont-ils donc tous ces gens là ? Entorse ? Brisures d'os ? Cancer d'un os ? Tu meurs ma ligne ? Estomac goitreux, foi foireux ?

Déjà ½ heure... Première réponse à mon questionnement ? La tête et la question du patron de la radiologie, un truc du genre : « Avez-vous déjà eu un problème lymphographie ou Hodgkinien ? » que la réponse serait dans la question ? Mais pas encore, j'attends toujours, mon amour...

Ça défile, l'un après l'autre se lèvent les vieux. On dirait le métro. "Échographie, Radiologie, Mamo ! Echographie, Radiologie, Mamo ! Échographie, Radiologie, Mamo ! Echographie, Radiologie, Mamo !" comme un train qui passe... Que le temps traîne... Progrès social inversement proportionnel au progrès technique !... Et pendant ce temps se gavent les gavés en bathyscaphés dans leurs limousines noires et climées le blaireauphone rivé à l'oreille, le portable sur les genoux...

Mr Voyard ? Petite attente dans la cabine. Examen. D'abord allongé, puis assis, puis allongé à nouveau. Et d'abord, y'a pas une mais deux boules ! Il me sort des noms de savants de Marseille... Il hésite. Je lui parle de mon Hodgkin. Ça ne paraît pas l'inspirer particulièrement. Il me propose d'appeler Jean-François, un chirurgien de mes amis qui opère dans l'immeuble...

Salut ! Salut ! Le jazz ça va ? L'écriture, les vacances ?... Il me palpe à peine.

- Le mieux est que tu vois un ORL, tout de suite...

Je le suis.

La secrétaire : « Le docteur Andréano est en salle d'Op ». Jean-François lui demande un rendez-vous rapide. Demain 15h15, ça va ? Super !

Retour maison. Rien à signaler. Faire du Jazz. Appeler Andieu ? 18h15 déjà. Ça me reportera à trop tard. Bouffe, e-mail, petit tour sur mes states... Un film, pas dodo, somnifère. Mais non, c'est pas mon cancer qui m'excite et m'empêche de dormir mais ma rentrée à la fac !

13h15, clinique à nouveau. Service de radiographie. Le mec qui m'entreprend n'a fait que ça toute sa vie, sa 2000è au moins ! « Montez sur le plateau, face à la plaque, le ventre contre, gonflez les poumons, ne respirez-plus, respirez ». Tout ça en 20sc à peine !

« de côté, tenez la poignée, oui, comme ça, gonflez les poumons, ne respirez-plus, respirez, vous pouvez redescendre, attention à la marche... »

Généralement ces gens là nous demandent d'attendre les résultats avant de nous rhabiller. Lui ? Pas question, sûr de lui...

J'attends les résultats... Une heure, c'est long. Ils sont partis bouffer, pas encore de retour. Je me tire quelques auto portraits... La lumière est belle, étrange... Dans la réalité, c'est une lumière de tôle en prison.

« Monsieur Voyard ? » Tiens ? Quand on parle du loup on lui aperçoit le trou du cul ! Je récupère donc mes clichés... Ouverture de l'enveloppe, pochette surprise... A la première lecture, rien que de très normal, de l'ordinaire semble-il à moins d'un codage secret...

Café au bar de la clinique... Si je suis hospitalisé, je vais y passer des heures... Justement, ça l'est, l'heure...

15h10 – Je monte, premier, m'annonce. Salle d'attente principale de l'étage. Une bonne dizaine de patients en souffrance. Papa-maman, papa-sa fille, pépé-mémé... Silence sépulcrale... Mon PDA me rappelle à l'ordre, j'y suis déjà, arrêt de l'alarme... Une vieille dicte un numéro de téléphone à son vieux qui le rentre consciencieusement dans son blaireauphone... tout le monde entend, tout le monde écoute... Rien d'autre à faire. Il est content et fier, le vieux...

Va-t-on m'ouvrir la gorge comme un huître ? Que c'est triste une clinique... Putain, y vont tous par couple comme pour l'arche ! Y a-t-il vraiment que moi pour être tout seul ? Quel con ! Une jeune femme à ma droite, putain les yeux ! Fille d'orient... De la tristesse plein partout...

« Monsieur Voyard ? » comme une litanie... J'entre. Il est jeune... Ma dernière visite ? AZF et mes acouphènes... Il ne me reconnaît sans doute pas. Sympa. Nous passons à côté, m'assieds... Palpations multiples et attentives. Abaisse langue... Faites « èèèèèèèèèè » et à chaque vois, renvoi !

« Attendez un instant » me dit-il en quittant la pièce... Mauvais signe, qui va-t-il chercher ? Douterait-il subitement ? Il revient accompagné d'une mec assez âgé embastillé dans une blouse blanche lui aussi... « Professeur agna, agna » Et vas-y que je te palpe... Le vieux ressort. « son fil a lui aussi un kyste du tractus thyro-glosse... » Encore un gros mot sans doute... "La loi des séries...". Nous repassons dans son bureau. « Il faut l'enlever. Quand voulez-vous vous faire opérer ? » Nous continuons sur un ton badin de conversation anodine.

- Je pensais à une Hodgkin... Dis-je.
- Je ne pense pas, mais ça n'est pas exclu...

Et je me rend compte, chose dont je lui fais part, que je n'éprouve en fait aucun soulagement pas plus que je n'avais la sensation d'avoir une quelconque inquiétude à mon sujet.

- Nous allons tout de même faire un scanner du cou... reprend-il.

Soit je me fous de la vie à un point ?... Soit je n'y ai jamais cru, à ma mort prochaine, et pourtant ?

### **jeudi 18 septembre 2003**

Une bonne, une mauvaise... La bonne, je ne meurs pas tout de suite... La mauvais, le kyste est plus important que prévu.

Ça commence mal, du monde, je pénètre, un sas, deux portes dont une pare feu, au moins 7 ou 8 patients dont un impatient à deux doigts de la crise de nerf. Va-t-il péter un plomb, taper sur une infirmière, un cardiologue, un brancardier ? Il s'éloigne dans un couloir en claudiquant et maugréant. Dans le vestibule, des malades, accidentés, pré-grabataires... Derrière la banque 2 infirmières réceptionnistes en première ligne. Trois autres en réserve... C'est un peu le bordel, elles accueillent,

tapent des rapports, répondent au téléphone. J'admire le pied très mobile et ordonné de l'une d'elles. Commande réflexe des pédales d'un Dictaphone. C'est impressionnant, un écouteur dans une oreille, un téléphone contre l'autre, elle cherche en répondant... J'attends que ça passe, debout devant la banque. Un ouvrier, un travailleur de force de la fonction publique ou du privé en Marcel publicitaire a oublié sa carte vitale. Ça tergiverse, négocie, propose... C'est à moi. J'y vais de mon histoire d'accident de scanner, allergie à l'iode ? Elle me reconnaît, C'était elle au téléphone hier au soir... Pas de problème, raconter simplement mon histoire au manipulateur de grue... Je vais m'asseoir, sorts mon calepin. 2 lignes à peine que déjà... "Monsieur Voyard!" Combien de fois vais-je l'entendre cette journée et celles qui suivent ?

Allure sympa, entre deux âges. Je le suis. Dédale de couloirs, grande pièce, deux lits d'auscultation. Déjà un patient patiente sur celui du fond, à demi caché par un rideau mi-tiré. Il m'installe. Je raconte mes déboires, ça ne paraît pas l'émouvoir tant que ça et même moins encore... "Les allergies à l'iode ne provoquent pas de douleurs fulgurantes", sentence-t-il. Y'a pas à discuter. C'est la voix de la connaissance. Qu'on le veuille ou non, ça rassure...

Il me pose la voie, j'attend la brûlure de la rentrée du trocart ?... Putain ! ça va faire mal ! En fait, ça me perturbe depuis au moins trois jours et plus...

PSSSIIT ! ? Pas grand chose, un grigri à peine ! J'ai rien senti ou presque. Moins encore que pour ma dernière prise de sang. Je n'y comprends rien. Il a piqué dans une grosse veine bien apparente. Alors pourquoi que les filles, ces pétasses elles me piquent dans des toutes petites veines à peine visibles, hein ? Il se mare... No comment !

Nous passons à côté. Salle de scan. Je m'allonge avec mes 25 cm de tuyau qui pendouille à mon bras. "Ça va durer 5 minutes, vous devrez rester 30 seconde sans déglutir". No problème. Il passe à coté, s'affaire, revient, projection d'un trait rouge comme une lame sur ma gorge offerte, ma tête calée dans une têtière de mousse dure pseudo ergonomique mais bon...

- Ne déglutissez-plus ! m'intime-il sans préavis juste au moment ou j'en ai plein la gorge et qu'il faut que je déglutisse absolument ! Et il injecte, cet imbécile à peine heureux ! Putain, Chaleur dans la gorge, dans les épaules, moi j'aime presque ça. Le merdier vrombi, une couronne techno tourne à l'intérieur de la couronne externe à l'esthétique de métro moderne ou d'avions... Plastic beige de cuvette de VC quant à la forme. Il y va d'une deuxième seringue... J'ai de plus en plus chaud !... La couronne interne accélère, bruit de métro toulousain qui file... Putain ! on va décoller ! Je suis dans la merde, ma déglutition réflexe monte ! Quand ça veut, ça veut ! Alors que le métro me passe dessus ? GLOUPS ! Je déglutis, bordel de merde ! Comment qu'on va faire alors ? Dès que c'est fini, que l'astronef c'est reposé je l'interpelle : "Y'a un problème !..." "Que non", qu'il me rassure, mais moi je doute. Bon, rendez-vous à 11h pour récupérer les clichés.

Il fait soleil en plein. Quelques mètres pour un bar. Petit déjeuner enfin.

Une jeune croissantière austère m'accueille, et puis non, pas tant que ça... Un croissant beurre (parce qu'il est droit) et un grand café... C'est bon signe, finalement tout ça, ça part sur les chapeaux de roues... Pas de blème, pas d'erreur, pas d'attente, du soleil ? C'est trop beau, je me régale presque !

Je ressorts mon carnet. Un gamin rentre. Un gamin... 20 ans, quoi. La mère de la croissantière (une affaire de ma fille) se ramène. Une discussion s'engage. Ambiance bon enfant... Propos ? La relation aux autres, le contact difficile du jeune commerçant qui envie ces femmes que tout le monde interpelle, salut !

"Ça, je ne sais pas faire" conclut-il en voyant passer ce quelqu'un qui salue ces dames tout en passant ! Je me mêle à la converse. Ose quelques pistes à la Mick & Jim Photo Attitude (j'avais 24 ans alors et nous étions photographes), les "bonjours ! Saluts !" main levée haut en l'air qui s'agite ... Conversation sympa, je retourne à mes lignes... C'est l'heure, déjà.

- Bonjour, je viens retirer les clichés de mon scan.

- Votre nom ?

- Voyard... Elle cherche...
- Ça n'est toujours pas arrivé... Les clichés sont à l'analyse...

Tien ! Le chef de la Radiologie, le copain de Jean-François !

- Ça vatte ?
- Ça vatte !

Et j'y vais du récit de mes déglutitions malencontreuses sous le scan... Non problémo... Si vous le dites...

Le marathon continue. Le maître des glandes réapparaît. Que fait-il là derrière la banque ?... Je crois comprendre qu'il veut mes clichés... Ail ! L'aurait-on appelé ? Y aurait-il anguille sous roche ? Brumes matinales, léger flou... Je m'en fous mais tout de même, le temps se couvre un peu... Et puis je me reprends. Y'a pas de raison ? Si ça se trouve c'est simplement qu'il n'a plus personne, il attend après moi et que donc il anticipe ? C'est tiré par les cheveux ? Ben vous verrez que pas du tout. Il m'interpelle, moi et un jeune homme et nous fait signe "vous montez ?"...

Zennaro semble confiant. Rapport : Ça vatte encore, ça vatte toujours. Le kyste du Tractus est d'importance et double en sus ! Il pénètre même dans la trachée (sic) C'est grave ? D'importance seulement. Gênant en post opératoire... Un peu douloureux, gêne vocale pendant quelques temps et peut-être un peu respiratoire... Pour le reste, suites et analyse, il semble à priori confiant... Je repars rasséréiné... Presque.

Le labyrinthe à nouveau. A droite, deux pas, deux fois à gauche, en bas, les portes battantes à votre gauche, remonter de deux marches... Anesthésiste... Une secrétaire vraiment charmante. Un sourire, des yeux, un certain âge... Mais bien, quoi... Questionnaire à remplir... Je remplis... Puis l'anesthésiste qui ne goûte que moyennement mes histoires d'anesthésies ratées, de geste manqué, de communication hasardeuse...

- Antécédents cardiaques ? façon de passer à autres choses ? Mauvaise pioche et je n'ai pas vu mon cardio depuis un an ! Coup de téléphone, rendez-vous sur l'heure avec un cardio maison, que dis-je, la minute même, un étage plus bas, toujours à

gauches, oui, c'est ça, après l'ascenseur... Secrétaire, dossier, chèque de 30 €.. Pas loin de 100 ou 150 € depuis ce matin ! Nous n'avons pas terminé nos échanges que le cardio est là. Il est pressé le gus, il a un pot en suivant. Ben oui ? Même un cardio ça boit

Bon, aller bouffer ! Vélo, à droite, à gauche, encore et encore... La pizza est bonne, je me brûle la lèvre inférieure, les cons ! Belle gonfle. Aux US ils auraient droit à un procès ! Glace, café...

14h30, chez le toubib de mes malheurs. Plaisanteries avec les secrétaires, avec la secrétaire qui veut monter sur la barre de mon vélo... Moi ? D'akodak ! En sus elle est charmante et elle a de la classe... Mais marida et embarrassée de garnements déjà vieux... 18 ans sans aucun doute ? Plus peut-être ? J'attends...

Renaud ? No comment. C'est Renaud ! ... Il consulte mes dossiers multiples et à plus ! Allez, plus qu'une visite... Prises de sang pour demain. Je rentre...

\*

Il fait bon, je pédale efficace... Les ruelles du vieux Toulouse, je me régale, première rue à gauche... J'entends des voix... Deux jeunes filles sous un lampadaire, appuyées au mur de l'étroite ruelle, face à face mais légèrement décalées chantent a capella... Putain, c'est super ! Je me régale, je m'arrête, reste un moment tout tordu sur mon vélo, puis fini par en descendre... Elles improvisent. Celle à ma droite descend parfois dans le grave, sensuellement grave... Et ça dure... Elles s'arrêtent, reprennent et puis subitement, celle qui descend à la voix chaude quitte le trottoir et s'éloigne en riant... Alors je dis merci à celle qui reste... Elle me remercie mains jointes sur la poitrine... Putain de moment, putain de souvenir... Mon vélo pèse une plume, je rentre... Deux rues plus loin, bar techno avec son public qui dégueule jusqu'au milieu de la rue. Le charme est rompu, fureur de la ville... Passages de voitures la zique à donfe... Ouaip, c'est ça, je rentre avec mes regrets de ne pas être resté un peu plus longtemps avec mes filles...

Y'a un truc que j'ai pas digéré dans ce repas là... Nuit blanche ! Entièrement blanche, à 4h du mat je me relève après m'être médicamenté afin de... Puis je travaille sur un texte en sours jusqu'à 7h... Enfin je me recouche pour une heure...

Ce soir 20h, je n'ai toujours pas réussi à digérer ce putain de repas d'hier, et pourtant ? Melon, loup, haricots verts à la vapeur et mouse au chocolat... C'était bon mais pas de quoi fouetter un estomac ? Et pourtant ?...

Dimanche 21 septembre, Ca y est, dans les murs. Un peu d'attente à l'entrée mais à peine. Accueil sympa par une grande perche. Droite à fond, même quelqu'un assuré jusqu'au yeux comme je le suis doit déboursier plus de 1000 F par jour ! Comment fait donc un malade sans mutuelle ? Je ne me plains pas. TV, Téléphone et chambre seul. Mondy ma douce s'en va me quérir un programme TV. Je m'installe. Miss immonde revient... On toque. Entrez ! Superbe jeune blonde aux cheveux courts, très courts... Et puis un sourire à tomber. Chaleureuse, ouverte, accueillante, elle s'intéresse, me demande l'autorisation de voir mes scans. Et puis elle me raconte, son problème de thyroïde, son opération, 24 ans, un cancer, opérée par Andréano. Elle me montre sa cicatrice. Une oeuvre d'art. Plus ça va et plus ça me rassure sur mon sort. C'est tout de même incroyable ces concours de circonstances ? Sommes-nous vraiment que des probabilités mathématiques ? Michèle s'en retourne. Déboule la bouffe. C'est vraiment de la bouffe ! Une purée mousseline de la pure espèce, une viande qui n'a de la viande qu'un vague souvenir. Un soupe translucide insipide. Une petite boule de pain supportable. Heureux le vin que j'ai apporté. Un petit Faugères 2001. J'allume la télé. Le journal. Les pubs et ?...

URGENCE ! Scène d'ouverture remarquable ! Le méchant docteur ...rééduque son bras amputé en opérant un cochon. Et, devinez quoi ? vision prémonitoire ? Vision d'horreur ! **LE COCHON SE REVEILLE EN PLEINE OPERATION !** Quand je pense que je plaisante à tour de mels sur mon hypothétique réveil en pleine opération depuis une semaine au moins ? Lourd et sombre présage ! Il ne manquerait

plus que j'assiste en directe à l'exérèse catastrophique d'un kyste du Tractus Thyroïdienne ! LE MIEN !

Minuit : Un comprimé à faire dormir les vieux et à dodo !...

Réveil aux aurores. Il va falloir attendre 8h30, alors je patiente... Je souffre vraiment peu de la soif. Quand je repense au VoyVoy fumeur, la gueule comme un cendrier plein, un soif à perdre Hélène et cette torture permanente du tabac qui manque !... !

8h30 : Un chauffeur poids lourds vient me prendre. Ce que je ne comprends pas c'est que les trois autres pré-opérés stockés dans l'antichambre d'attente sont confortablement installés dans leurs lits alors qu'on a jugé opportun de me transférer sur un inconfortable brancard à roulettes ? J'y suis mal, la tête trop relevée, la nuque cassée... Et puis cette porte à double battants électriques qui s'ouvre et se referme dans un zonzon électrique laborieux et insupportable qui m'interdit toute somnolence. Je vois les deux autres clampins disparaître. L'autre et celui qui a mal à la hanche. J'attends donc seul, abandonné de tous...

Salle d'Op, enfin. On me transbahute sur la table, on me couvre, me couve... Net progrès d'année en année, d'interventions en interventions. Combien de dents ai-je claqué sur ces putains de tables d'Op à attendre en grelottant que passe le marchand de sable ? Andréano arrive. S'extasie à nouveau sur mon Tractus ! C'est vraiment un monstre que vous avez là, Monsieur Voyard, dit-il en me palpant le Thyroïdienne. Il est en pleine forme. Normal, je suis son premier client. Andréano s'impatiente un peu. Il finit par viendre l'homme aux poches pleines de sable... Les salauds, ils me posent la voie sur le dessus de l'avant bras, près du poignet, là où ça fait mal ! Putain ça brûle et la pénétration et l'injection. Je gueule un peu. C'est normal, me rassure-t-on. "Au revoir Monsieur Voyard" se moque Andréano... Au revoir...

Je ré-émerge péniblement... Salle de réveil... Je ne me souviens plus vraiment... Y avait-il des machines beepeuses ? A priori j'ai pas mal... A secondori aussi... Je m'étudie un chouia... La tête ? Ça va... J'ai pas mal à la tête.. Ça c'est super ! Vomir ? Suis-je nauséux ? Comment je suis en fait ? Je n'ose déglutir de peur de tout faire péter... Non, je blague. Bon, j'ai le cou comme dans du béton, c'est gros et dur... En fait, entre chacune de ces réflexions je replonge un peu... On s'affaire parfois... La tension, c'est la machine ? Je crois mais je ne m'en souviens plus.. Et je replonge... C'est étonnant cette faculté que j'ai de me réfugier dans le sommeil lors de traversées du désert. Je sais que les 10 ou 15 premières heures vont être les plus pénibles, alors je disparais dans les limbes, m'y laisse engloutir avec volupté... Le cap du réveil passé, on me ramène à la chambre... Mondy est là ? Je ne sais plus, moi en tout cas je n'y suis pas, ou de manière tellement épisodique... Et puis elle est là Je demande à me rincer la bouche... Haricot... Je déteste le haricot comme je déteste la bassine pour chier ! Dans le haricot, t'as les glaires qui nagent, parfois des filets de sang... et le haricot traîne sur la table des heures durant... C'est dégueulasse, c'est écoeurant ! Et je plonge à nouveau... Je propose à Puce de partir, mais elle ne part pas, pas tout de suite... Et puis elle disparaît... Tour de garde d'une Michèle à l'autre, la femme de mon arracheur de dents... Même histoire... Je suis entre deux eaux, parfois une bulle... "Michèle, casse toi... Tu t'emmerdes pour rien, je n'ai besoin de rien, je suis bien, je dors !"

Elles ont fini par calter mes douces Michèle, je puis alors me laisser aller sans me sentir obligé de faire comme si j'étais présent alors que vraiment je ne le suis pas...

20h vont passer à ce rythme, à émerger puis couler à nouveau... Il fait bon, juste la bonne température... Zonzon de la clim qui s'allume, Klik et la clim qui s'éteint... C'est l'heure du repas du soir... Non merci, pas ce soir, trop dur, trop douloureux...

-1- Vous avez mal comment ? Faites voir... Je regarde leur réglette...

-2- 5/10

-3- Non, ne donnez pas un chiffre, faites voir sur la règle...

Nous y voilà donc, la règle établie appliquée avec tombereau de connerie... Alors je place la règle au milieu... Satisfaction des infirmières... J'hallucine ! Ils n'ont pas compris que ces échelles avaient été mises au point pour permettre aux enfants d'exprimer leur douleur. Les enfants ou les adultes qui ne savent pas compter... On leur a dit de faire, alors elles font comme on leur a dit... Que je sois ingénieur ne les interpelle pas... Mais bon, c'est tout de même bien leur plan de la règle et tellement mieux que lorsque notre douleur ne les préoccupaient pas ou si peu... Et puis, un truc qui les surprend. Je souffre plus en déglutissant du liquide que du solide ! Et puis, je m'enfonce à nouveau... L'eau y est limpide et que j'y suis bien... Avant chaque repas ou petit déjeuner j'ai droit à deux comprimés contre la couleur, mais qui ne sont efficaces que si je les prends un bon 1/4h avant le début du repas... Dilemme... Ils arrivent souvent trop tard ou le repas trop tôt... Deux solutions... Manger en souffrant ou manger froid... C'est con, non ?

Ma première nuit de post-Op est très longue mais pas désagréable. Je somnole, allume la télé, éteins la télé, la rallume et la laisse tourner manière de masquer les bruits impromptus émanant des couloirs, rires d'infirmières chatouillées, éclats de voix... Ça ne me dérange pas vraiment parce que je suis bien dans mes limbes, mais comment le supporterais-je si j'étais mal ? Comment supporterais-je ces bruits de talons ou de sabots tôt le matin ? Qui donc peut bien oser porter et travailler avec des chaussures bruyantes dans une clinique ? Quel manque étrange au savoir-vivre, de respect d'autrui et révoltant un peu... Et même beaucoup.

Tôt encore, l'infirmière pénètre dans la chambre sans allumer, après avoir frappé doucement, elle s'approche, "bonjour", bip du thermomètre à infra rouges dans mon oreille... elle ressort sans claquer la porte !... Je sidère ! je dors, somnole... L'heure du petit déjeuner... Médicaments... Je petit déjeune de café au lait... Boule de pain beurre... Je vais bien, Je dois m'habiller afin de descendre à l'accueil, au petit bar. Je commence par me remettre mon haut en tissus jetable bleu marine infirmier en chef à l'endroit, c'est à dire à l'envers en fait... Pas simple, mal

foutu, il faut nouer dans le dos, croiser sans miroir, habitude de cuisinière et encore, aujourd'hui les tabliers s'attachent devant. Je passe ma fiole à suppurations dans la ceinture de mon jean. On dirait que c'est fait exprès. Je descends.

Le bar, trois tables, trois chaises par table, rayon journaux, j'acquiers deux revues informatiques, nul n'est parfait. Pas d'effort neuronaux importants pour lire SVM ou PC Achat... Je m'offre un café... Bonbon de chocolat dans la sous-tasse...

Moment de gourmandise... Je feuillette comme depuis un bar de la rue, en plein soleil... Le café est bon... Moment de détente... Je remonte, comme je suis descendu, à pied... Et la journée se passe entre lecture et télé... La télé ? J'atterre ! c'est pire que jamais ! Je me farcis les pires ! les plus renommées...

"C'est mon choix". Tellement terrifiant, révoltant, lamentable que je n'y reste pas même par curiosité la plus morbide ! Comment un public peut-il se comporter de cette manière ? Insultant ! Traumatisant ! Caricature de lui-même ! Et l'autre conne qui s'y croit ! La pouffe intégrale, la naine dégénérée... Sur le plateau la mère et la fille sont éviscérées vives et contentes d'être là ! Les andouilles ! Je suis pris de nausées mais ça n'est qu'un début !

"Lagaffe" ! Les larmes me coulent, la morve me pend au nez ! Je me suis vomi dessus ! C'est du spectacle de patronage vulgaire pour blaireaux lourds. On rigole gras, on s'éclate ! **CON !**

"Ruquier !" Deux abominables insultent des gens dans la rue, le jeu consiste à les foutre hors d'eux, et ça fait rire ! C'est du genre enquête... Le gros con : "Vous aimez ceci ou cela ?" L'interpellée : "ceci ?" Un autre gros con à côté du premier gros con (vous suivez) sur un ton agressif et insultant "Mais attends ! tu vois pas qu'il n'a pas fini ? Laisse le finir, merde !" La fille hallucine... Et en studio on se marre, et les roteurs de bière devant leur télé se marrent ! Et moi je me marre pas !

Et puis il y a la nouvelle émission sur la Une tout au long de laquelle un couple s'insulte devant leur fille que ronge sa honte ! Le type veut démontrer à sa femme qu'on peut faire les courses en 20 minutes ! Et les voilà partis dans les rayons d'un supermarché poursuivis par la caméra voyeuse. Engueulo ininterrompue, le mec est pressé, Il harangue la mère qui traîne les pieds, insultes larvées, rancœur, haine féroce, la fille a honte, enfin ils sont de retour chez eux. Lui : "Allez ! Maintenant ? Télé-foot ! C'est le blaireau féroce ! Sa femme : "Et tu ne ranges pas, bien sûr ! Lui : "Certainement pas ! Télé-foot maintenant" Sa femme : "C'est ça, et met ton Marcel, comme d'habitude !" Lui : Mais je ne mets pas de Marcel d'habitude ?" Gros con !...

Trop c'est trop ! Je ne peux plus... Je sature, je déborde. C'est donc à ça que servent certains intermittents du "spectacle" ? Putain ! Pourquoi n'ai-je pas eu un cancer ! Il fallait qu'ils me les laissent mes glandes vénéneuses ! Mes glandes tueuses ! Et c'est pour ça que je manifeste ? C'est pour ça que je défile ? Que je m'engueule ? Et c'est pour ça que je me bats ? Que je me farcis des kystes du Tractus Thyro-glosse ? Putain la haine !

La journée se passe malgré tout parsemée de coups de téléphone qui chacun me font un bleu tendre à l'âme...

Dernier jour, j'attends Andréano. Je suis déjà habillé avec tout de même mon joli haut d'infirmier modèle. On ne sait jamais, si la couture pétait au moment du changement de pansement ? J'ai déjà tout rangé, tout organisé, téléphoné à Michèle, ma copine femme de mon arracheur de dents... Mes papiers de sortie sont prêts... Entre Andréano... "C'était vraiment un monstre"... décidément il y tient. De toutes manières je ne pouvais souffrir que d'une chose extraordinaire ? Y'a des mecs qui meurent d'un cancer de l'anus, vraiment un truc chiant et peu glorieux lorsque moi je m'offre un Tractus machin ! Un mot qu'il te faut au moins deux années de médecine rien que pour le prononcer, et une troisième pour l'écrire sans faute !

- Vous voulez le voir ? Me questionne-t-il en commençant à tirer sur le ruban tue mouches ?

- Non, non, je n'y tiens pas, je vais vomir !

Ça lui en touche une sans faire bouger l'autre. Il continue donc son soin de manière imperturbable... Ça n'est pas trop douloureux... Aï ! que je fais au moment où il m'arrache le drain. Allez, nouveau pansement et dehors... Combien d'arrêt de travail ? Une semaine à peine ? Pincez-moi, j'hallucine !... Putain que c'est mal payé cette année. Mais je m'en fou, dans 3 jours j'ai un concert. Non, Pas un Cancer, un concert de jazz et déjà je revis...